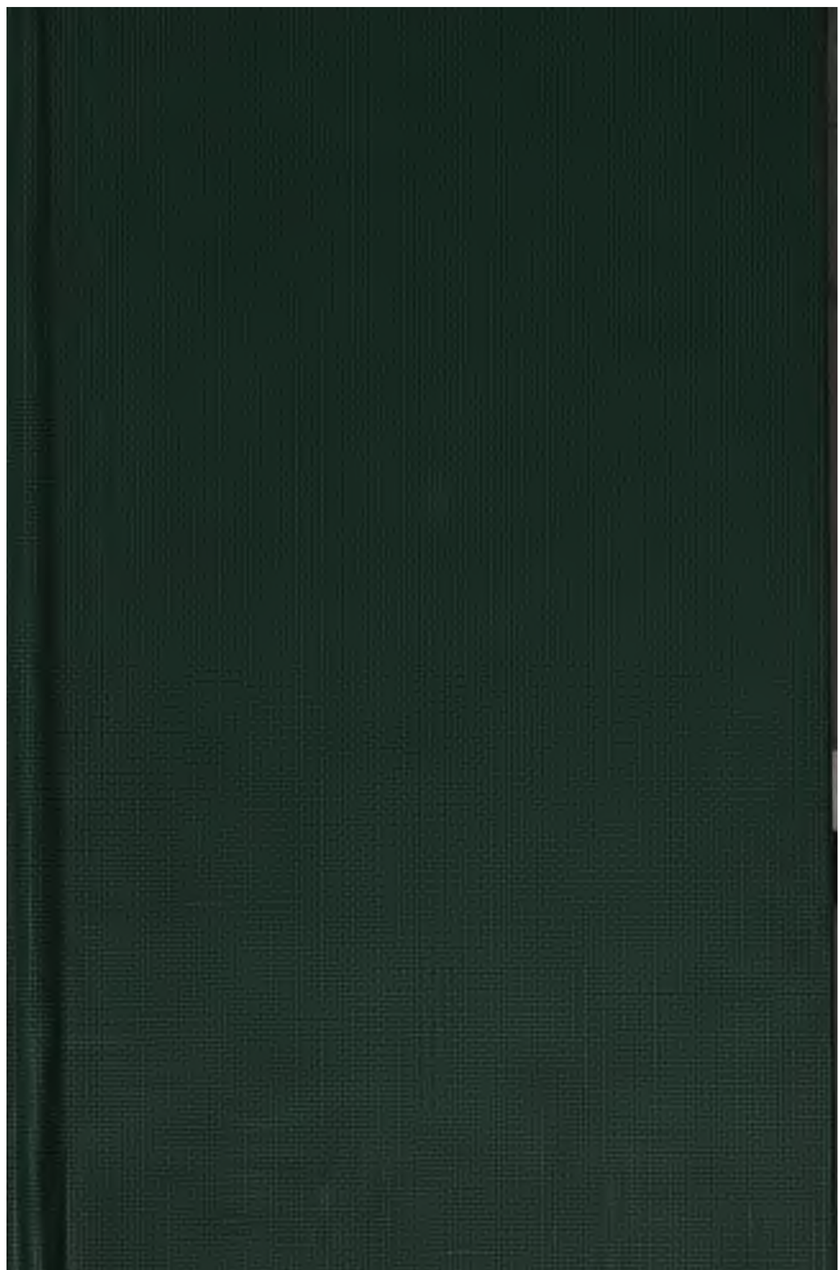
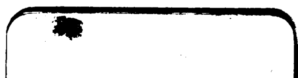



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LES VOYAGES
DE GULLIVER

VOYAGE A LILLIPUT
VOYAGE A BROBDINGNAG

TOME PREMIER

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Plus 25 exemplaires sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman, avec épreuves des *gravures avant la lettre.*

Il a été fait un tirage en grand papier ainsi composé :

15	exemplaires	sur papier de Chine (Nos 1 à 15).
15	—	sur papier Whatman (Nos 16 à 30).
170	—	sur papier de Hollande (Nos 31 à 200).
200	exemplaires, numérotés.	

Les exemplaires en papier de Chine et en papier Whatman de ce tirage contiennent les gravures en *double épreuve,* avant et avec la lettre.



JONATHAN SWIFT.

LES QUATRE VOYAGES

DU CAPITAINE

LEMUEL GULLIVER

TRADUCTION DE L'ABBÉ DESFONTAINES

REVUE, COMPLÉTÉE, ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR H. REYNALD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ D'AIX

Gravures à l'eau-forte par Lalauze



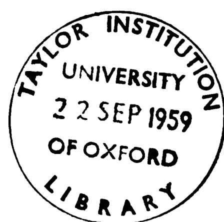
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXV


TAYLOR INST
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





NOTE SUR LES GRAVURES

DE CETTE ÉDITION



Comme les dessins que nous joignons aujourd'hui aux *Voyages de Gulliver* ont été conçus d'après des données qui s'écartent sensiblement de ce qui a été fait dans les éditions précédentes, nous croyons devoir aux amateurs une explication à ce sujet.

Estimant que rien n'est moins artistique qu'une composition dans laquelle se trouvent réunis des personnages entièrement disproportionnés de taille, nous avons exclu tous les sujets de ce genre : là où Gulliver aurait dû être plus grand ou plus petit que les êtres et les objets qui l'entourent, nous nous sommes borné à laisser deviner sa présence, au lieu de le mettre

lui-même en scène. En cela nous pensons-être entré plus intimement dans l'esprit de l'auteur, pour qui, comme pour son ancêtre Rabelais, l'étrange et le fantastique n'ont été que l'enveloppe destinée à couvrir les vérités qu'il ne pouvait présenter dans toute leur nudité.

Voici maintenant les sujets sur lesquels nous avons cru devoir arrêter notre choix :

VOYAGE A LILLIPUT.

1° *Le saut du bâton à la cour de Lilliput.* — CH. III.

Souvent le ministre tient tout seul ce bâton. Celui qui réussit le mieux et montre le plus de souplesse en sautant est récompensé de la soie cramoisie.

2° *La cour de Lilliput assiste à la prise de la flotte de Blefuscu par Gulliver.* — CH. V.

Je tirai aisément cinquante des plus gros vaisseaux et les entraînai avec moi.....

L'empereur, avec toute sa cour, était sur le bord de la mer, attendant le succès de mon entreprise.

VOYAGE A BROBDINGNAG.

1° *Gulliver porté à la ville par Glumdalclitch.* — CH. II.

Mon maître fit monter sa fille en trousse derrière lui. Elle me porta dans une boîte attachée autour de son corps.

2° *Gulliver chez les filles d'honneur de la cour de Lorbruldrud.* — CH. V.

Souvent elles.... me mettaient nu de la tête aux pieds, et me plaçaient ainsi dans leur sein.

VOYAGE A LAPUTA.

1° *Les moniteurs de la conversation à Laputa.* — CH. II.

Je vis autour d'eux plusieurs domestiques armés de vessies attachées au bout d'un petit bâton;.... ils frappaient de temps en temps avec ces vessies tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étaient proches.

2° *Évocations dans l'île de Glubbdubdrib.* — CH. VII et VIII.

VOYAGE CHEZ LES HOUYHNHNMS.

1° *Les deux Houyhnhnms se consultent au sujet de Gulliver.* — CH. I.

... Semblables à des personnes qui tiennent conseil sur des affaires importantes.... ils avaient toujours l'œil sur moi, comme s'ils eussent pris garde que je ne m'enfuisse.

2° *Gulliver au bain et la femme yahou.* — CH. VIII.

Elle accourut de toute sa vitesse et se jeta dans l'eau.... Jamais, de ma vie, je ne fus aussi effrayé.

Fidèle à la promesse que nous avons faite,

de chercher autant que possible la variété dans les gravures destinées à notre *Petite Bibliothèque artistique*, nous nous sommes adressé, pour celles des *Voyages de Gulliver*, à M. Lalauze, qui, par ses récents travaux, s'est mis au nombre de nos meilleurs graveurs à l'eau-forte. Les éloges unanimes que nous avons déjà recueillis sur ses planches nous donnent à penser que son début dans notre collection sera un véritable succès.

D. J.





LES
VOYAGES DE GULLIVER

U *mois de novembre 1727, paraissait à Londres, sans nom d'auteur, la relation des voyages de Gulliver. Ce Gulliver était un chirurgien de marine qui, tourmenté par la passion des aventures, épris de la mer en véritable Anglais, n'avait pu être arrêté ni par les tempêtes, ni par les naufrages, et avait successivement échoué dans quatre îles également inconnues. La première était habitée par un peuple de nains, dont le souverain, haut à peu près de six pouces, dépassait d'une ligne le plus grand de ses sujets. Là, Gulliver était un géant aux proportions colossales; il mettait toute la cour dans une de ses poches, faisait courir sur sa main des chars*

à quatre chevaux, passait une armée en revue entre ses jambes, sauvait le palais d'un incendie sans le secours de personne, enfin prenait une flotte entière, sans autre précaution que le soin de mettre des lunettes pour arrêter les flèches de l'armée ennemie. Son second naufrage le jetait, au contraire, dans une île de géants où, devenu nain à son tour, il était exposé à mille dangers, risquait de se noyer dans un bol de lait, avait besoin de tout son courage et de ses armes pour se défendre contre un rat ou contre une guêpe, enfin donnait à ses nouveaux maîtres le spectacle que lui avaient offert à lui-même les habitants de Lilliput. Les deux derniers voyages de Gulliver étaient plus extraordinaires encore. Il abordait d'abord dans une île exclusivement peuplée de savants absorbés par l'étude des mathématiques, de la philosophie, de la logique surtout, uniquement occupés à calculer, à commenter, à raisonner et à déraisonner, faisant tout par figures de géométrie, même les maisons, qui étaient inhabitables, même les habits, qu'on ne pouvait pas mettre. Là, on étudiait toujours, on réfléchissait sans cesse, sauf à penser le moins possible; c'était un hôpital de fous, véritable royaume de Quintessence, comme celui de

Rabelais, où l'on aurait pu agiter les horrificques *questions dont il suffit de rappeler la plus célèbre :* Utrum Chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones. *Enfin la quatrième et dernière expédition de Gulliver l'avait conduit dans une île gouvernée par des chevaux, véritables modèles de tempérance, de sagesse et de vertu, terre privilégiée, où le mal serait inconnu, si ces chevaux n'avaient pour serviteurs des animaux nommés* Yahous, *chargés de tous les vices et capables de tous les crimes. Dans ces animaux bizarres, hauts de cinq pieds et quelques pouces, marchant sur leurs pattes de derrière, au visage découvert, parlant entre eux un langage intelligible, Gulliver est obligé de reconnaître ses semblables ; ce sont des hommes à l'état de nature ; il n'est lui-même qu'un Yahou perfectionné, ou corrompu par la civilisation, comme on l'aimera mieux.*

Si extraordinaires que fussent ces aventures, elles avaient un air de vérité qu'il était difficile de méconnaître. La relation de Gulliver était un simple journal de bord ; elle en avait l'exactitude, la précision et les minuties. Le voyageur notait curieusement tous les incidents de la navigation et

de la tempête. Il marquait avec soin les degrés de longitude et de latitude; descendu dans ces îles, il ne négligeait aucun détail intéressant, s'attachait partout à donner des chiffres précis, des mesures exactes; il avait vu ce qu'il racontait. Du reste, homme assez ordinaire, doué de peu d'imagination, sans amour-propre, puisqu'il ne dissimulait rien de ce qui pouvait l'humilier, enfin n'ayant rien du voyageur tel que nous le connaissons, du voyageur qui raconte ses aventures uniquement pour conquérir l'admiration de l'univers. Gulliver, au contraire, est partout d'une simplicité et d'une modestie vraiment touchantes, et s'il reçoit quelques marques d'honneur, il a toute la peine du monde à les rapporter. Écoutons-le plutôt nous racontant les adieux qu'il fait au cheval son maître : « Au moment où j'allais me précipiter pour embrasser son sabot, il me fit l'honneur de le relever gracieusement jusqu'à ma bouche. Je n'ignore pas combien j'ai été blâmé pour avoir rapporté cette dernière circonstance. Les envieux se plairont à trouver improbable qu'un aussi illustre personnage pût s'abaisser à donner une telle marque de distinction à une créature aussi inférieure. Je n'ai pas non plus oublié combien les voyageurs sont

portés à se vanter des faveurs extraordinaires qu'ils auraient reçues; mais si ces auteurs connaissaient mieux les nobles et courtoises dispositions des Houyhnhnms, ils changeraient bientôt d'opinion. » *Il est impossible d'être plus modeste et plus sincère. Aussi ne sommes-nous pas étonné d'apprendre que plusieurs personnes cherchèrent sur la carte les îles de Lilliput et de Laputa, et qu'un vénérable ecclésiastique crut s'avancer beaucoup en affirmant que dans ces récits il n'y avait rien de vrai.*

Le succès du livre fut immense; les enfants seuls se seraient chargés de le rendre immortel. Les deux premiers voyages surtout devaient les remplir d'admiration. Ils sont, en effet, dans un âge où l'imagination se prête à toutes les fantaisies, mais les histoires des nains et des géants sont celles qu'ils comprennent le mieux. Nous sommes des géants pour eux, et ils voient volontiers des Lilliputiens dans les enfants plus jeunes; ils se trouvent tour à tour dans la situation même de Gulliver, et peuvent comprendre les alternatives par lesquelles il passe. Mais les enfants ne furent pas seuls à lire ces pages spirituelles; l'Angleterre entière les dévora; en huit jours le livre fut célèbre,

et tout le monde voulut savoir le nom de l'auteur.

Je dois dire qu'on cherchait ce nom avec une certaine inquiétude. Il n'y avait pas en effet, dans ce livre, ce que nous offrent d'ordinaire les récits des voyageurs, une récréation instructive, qui satisfait notre curiosité sans nous blesser. Nous aimons tous beaucoup la lecture des voyages, un peu par amour de l'inconnu, un peu aussi poussés par le secret désir de trouver au loin ce que nous cherchons autour de nous, un bonheur parfait et des vertus sans mélange. C'est ce besoin qui dans chaque siècle nous jette en dehors de la réalité, et nous entraîne aux plus bizarres illusions. C'est ainsi que les sociétés raffinées se sont éprises des vertus champêtres et ont imaginé des idylles où l'on ne voit que des bergers innocents, des bergères amoureuses et fidèles. Puis, quand on s'est aperçu que les paysans, sous une apparente simplicité, cachaient la ruse et l'avidité de véritables procureurs, on s'est rabattu sur les sauvages. Quand on a reconnu que les sauvages avaient bien aussi quelques défauts, qu'ils étaient traîtres au besoin et même féroces, que souvent ils aimaient leurs hôtes pour les manger, il a fallu chercher encore plus loin ce monde idéal et parfait. Nous avons alors placé

des habitants dans la lune, dans les étoiles, enfin dans tous les endroits où il nous sera toujours impossible d'atteindre; peut-être était-ce le seul moyen de ne pas perdre nos illusions. D'un autre côté, pour ne pas nous faire meilleurs que nous ne sommes, il faut bien reconnaître que ces hommes imaginaires nous plaisent aussi parce que leurs qualités font la satire de nos défauts. De tout temps les philosophes et les moralistes ont ainsi décrit des sociétés nouvelles dont le bonheur et la sagesse devenaient, par un contraste naturel, la critique même de nos faiblesses et de nos infortunes. Platon déjà avait rêvé dans ce but l'Atlantide; quelques siècles plus tard, Tacite se servait des Germains pour faire la leçon à Rome, et, depuis, ces exemples ont été souvent suivis. Certes ceux qui aiment à voir mortifier l'orgueil de l'humanité pouvaient se trouver satisfaits des voyages de Gulliver. Mais ces attaques, par leur vivacité même, dépassaient le but. On y apercevait tant d'amertume, de violence et d'injustice que la satire, au lieu de plaire, enfantait le mépris et le dégoût. Ce n'était pas seulement les mœurs et les lois d'un grand pays, c'est l'humanité elle-même qui était bafouée et avilie. Ce livre est l'ouvrage d'Érasme

ou du diable, disait-on un jour devant Pope. L'Angleterre ne s'y méprit pas; à peine les voyages de Gulliver étaient-ils connus, l'opinion publique en désigna l'auteur, Jonathan Swift, doyen de la cathédrale de Saint-Patrick.

Quel était donc cet homme que toute une nation jugeait capable à la fois de tant de génie et de tant de méchanceté? Un grand écrivain auquel ses talents promettaient les plus belles destinées, mais atteint dès son enfance de défauts incurables, condamné à corrompre lui-même ses talents et à gâter sa fortune. Qu'il fût né pauvre et obscur, ce n'était pas un malheur dans un temps et dans un pays où il était facile de s'élever aux premières dignités par la seule force du talent. C'était plutôt un avantage, car la nécessité est le seul maître dont les leçons soient toujours écoutées. Mais Swift, quoique Anglais, était né en Irlande, et comme s'il eût pressenti ce qu'il devait souffrir sur cette terre où il était condamné à mourir après trente années de désespoir et de tortures, dès le premier moment il gémit d'avoir été placé par le hasard au milieu d'esclaves avec lesquels il craignait toujours d'être confondu. Un malheur plus réel, c'est que de bonne heure il sentit son intelli

gence, si prompte et si vive, ébranlée quelquefois par d'étranges hallucinations, et qu'éclairé par l'histoire de sa propre famille, il put craindre, encore bien jeune, d'être un jour atteint de folie, comme il le fut en effet. A ces inquiétudes ajoutons les souffrances de la pauvreté dans une société où la fortune joue un rôle si considérable ; ajoutons-y les tourments d'un orgueil indomptable, les affronts que dévore en silence une âme repliée sur elle-même, et nous saurons en partie ce que Swift eut à souffrir. Au collége, il n'est aimé ni de ses camarades, qu'il effraye, ni de ses maîtres, qu'il méprise. Aussi n'y trouve-t-il, pour adoucir ses chagrins, ni ces amitiés fraternelles, ni ces succès qui consolent la jeunesse de tant de peines. Ennemi des méthodes universitaires, il profite mal des leçons dont il croit pouvoir se passer; malgré ses talents supérieurs, il n'est reçu à ses examens que par grâce, speciali gratia, *comme l'atteste le registre officiel. Au sortir de l'Université, il entre chez lord Temple en qualité de secrétaire, et pendant quelques années paraît se plier à toutes les exigences d'une condition voisine de la domesticité. Attentif aux moindres volontés de son maître, il partage ses goûts et ses opinions, admire ses ou-*

vrages, fait des vers, d'assez mauvais vers, pour célébrer l'anniversaire de lady Temple, ou remercier le ciel de sa guérison. Pourtant, au bout de quelques années, il sent le poids de la chaîne et essaye de la rompre. Pour acquérir sa liberté, il entre dans l'Église et se fait donner une cure peu importante; cette servitude lui parut encore plus dure que l'autre, et il demanda à rentrer chez lord Temple, pour y rester jusqu'à la mort de son protecteur, qui lui laissa le soin d'éditer ses œuvres. Deux fois le hasard mit Swift en présence du roi Guillaume, qui n'était pas resté insensible aux charmes de son esprit. La première fois, le roi voulut faire quelque chose pour lui; mais, en souverain préoccupé d'idées guerrières, il lui offrit le grade de cornette; Swift désirait une abbaye. La seconde fois, Guillaume n'offrit rien, et Swift put dire que, de ses relations avec le roi d'Angleterre, il n'avait retiré qu'un seul avantage, celui de savoir manger les artichauts à la mode de Hollande.

Tout n'était cependant pas à regretter pour Swift dans son séjour auprès de lord Temple. Sous les yeux de cet homme d'État, il avait complété son éducation par de nombreuses lectures

auxquelles s'ajoutait l'étude pratique des hommes et des choses; puis dans cette maison le hasard avait placé près de lui une belle jeune fille, miss Hester Johnson, plus célèbre sous le nom de Stella, pleine d'esprit, au cœur aimant, qui avait donné à Swift toute son affection, et s'allia à sa destinée par un dévouement payé de la plus cruelle ingratitude. Swift pouvait l'épouser et vivre heureux, mais son ambition lui faisait envisager avec horreur une alliance pauvre et obscure. Il ne savait pas combien l'amour et la jeunesse sont faits pour les imprudences généreuses, qui ravissent le bonheur en osant tout risquer. Laissant Stella s'établir dans sa demeure en Irlande, il partit pour Londres où l'appelait le désir de la gloire et de la fortune. Il débuta par rendre aux whigs un service signalé, mais en même temps il compromit son avenir par la publication du fameux CONTE DU TONNEAU, *où, sous prétexte de défendre la religion anglicane contre les dissidents, il sapait d'une main hardie les fondements mêmes du christianisme, faute irréparable pour un homme qui ne pouvait arriver à la fortune que par les dignités de l'Église. Ce livre valut à Swift les éloges de Bolingbroke et de Voltaire, mais lui ferma à*

tout jamais le chemin de l'épiscopat. Ni les whigs ne purent l'y porter, ni les tories dont il se fit, deux ans après, le plus fidèle partisan, et pendant les longues années du ministère de Harley, malgré son dévouement absolu, malgré son ardeur infatigable, malgré tout son génie et le scandale de son apostasie, l'ami des ministres, le confident secret des intrigues de lady Masham, ne put arriver à rien. Il rencontra toujours devant lui l'opposition obstinée de la reine Anne, soutenue par les protestations de tout l'épiscopat, irritée d'ailleurs par les cris et les larmes de la duchesse de Sommerset, que Swift, dans des vers célèbres, avait accusée d'avoir empoisonné son mari et d'avoir les cheveux rouges : « De ces deux reproches, dit lord Mahon, le dernier seul était fondé ; c'est celui que la duchesse ressentit le plus vivement. »

Après la mort de la reine Anne, Swift dut repartir pour l'Irlande ; il était doyen de Saint-Patrick. D'abord en butte aux persécutions des Irlandais, il ne tarda pas à gagner leur affection en se mêlant à une querelle nationale ; il appuya les protestations du Parlement irlandais contre la patente accordée à Wood pour émettre une nouvelle monnaie. La mesure était sage, mais elle

froissait les préjugés nationaux, et les peuples opprimés ne sont pas tenus d'être justes pour ceux qui les écrasent sans pitié. Swift se fit l'âme de cette révolte, et, malgré son peu de sympathie pour les Irlandais, poussé par l'ardeur de la polémique, il finit par invoquer en leur faveur les grands principes du droit naturel, par déplorer les malheurs de l'Irlande, dans un langage où l'on sent comme un écho lointain, un avant-coureur des paroles que, un siècle plus tard, O'Connell devait faire entendre à ses compatriotes frémissants. L'effet fut immense et l'Irlande entière témoigna à Swift le plus grand enthousiasme : quelle récompense pour un écrivain dont le cœur aurait été aussi grand que le talent ! Malheureusement Swift ne jouit pas de sa popularité ; c'était prouver qu'il n'en était pas digne. Les yeux toujours tournés vers l'Angleterre, il courut encore à Londres mendier la faveur de Walpole, en lui apportant l'offre de ses services. Walpole était un ministre habile, mais très-pratique, ayant une médiocre estime pour les hommes de lettres — ils étaient tous dans l'opposition — et se souciant assez peu de leurs critiques ou de leurs éloges. Seulement, comme l'a spirituellement remarqué M. de Rému-

sat, contrairement aux habitudes des ministres constitutionnels, il ne voulait pas qu'on gagnât plus à l'attaquer qu'à le servir. Il se montra gracieux pour Swift, parut ne pas se souvenir de ses satires, et le renvoya comblé d'égards, mais n'ayant rien obtenu. Swift, désespéré, repartit pour l'Irlande, où l'attendaient de nouveaux tourments. Il y vivait depuis longtemps avec Stella, qu'il avait toujours refusé d'épouser; mais il devait y retrouver alors une autre femme, miss Vanhomrigh, qu'il a célébrée sous le nom de Vanessa. Cette infortunée lui avait voué une vive affection pendant son séjour à Londres, et le désir de vivre auprès de Swift, dont elle se croyait aimée, l'avait aussi attirée en Irlande. Également cruel pour ces deux femmes, qui vivaient de leur amour pour lui, et qu'une indifférence inexplicable tuait lentement, il assista à leur agonie et put, à quelques mois de distance, se reprocher un double crime. Elles moururent toutes deux, également malheureuses, également dignes de notre pitié, victimes de leur propre cœur, justifiant les beaux vers du poëte Gray:

« Plus d'une fleur est née pour fleurir sans être vue, pour répandre ses parfums dans un ciel désert. »

Leur mort, au moins, ne trouva pas Swift insensible; c'est alors que, trahi de tous côtés, désespéré, mécontent surtout de lui-même, il écrivit les VOYAGES DE GULLIVER. *Nous comprenons à présent ce que nous trouverons dans ce livre de violentes colères et d'attaques injustes.*

Les allusions historiques y sont nombreuses et faciles à saisir. La cour de Lilliput, par exemple, est la cour de la reine Anne. Le ministre Flimnap, *qui est arrivé à cette dignité par son talent pour danser sur la corde roide, et qui pourtant se serait cassé le cou si sa chute n'avait été amortie par un coussin que lui tend une princesse, c'est Walpole, le ministre tout-puissant de Georges Ier, sauvé à la mort du roi, par le secours de la princesse Caroline, dont il avait su deviner l'influence et le dévouement. Le parti des hauts talons, c'est le parti des tories défenseurs de la haute Église; celui des talons plats est celui des whigs : le souverain porte naturellement des talons plats; le pouvoir appartenant aux whigs depuis 1715. Quant à l'héritier présomptif, il porte un talon haut et un talon plat. C'est la politique constante des princes placés près du trône, que d'avoir toujours un pied dans l'opposition, sauf à reconnaître, quand ils ont le*

pouvoir à leur tour, que leurs prédécesseurs avaient parfaitement raison, et à faire exactement comme eux. Les ambitieux mécontents qui se pressaient alors autour du prince de Galles ne devaient pas être les derniers à faire cette fâcheuse expérience. Il y a dans ce livre bien d'autres attaques contre les hommes qui gouvernaient alors l'Angleterre, mais à quoi bon les relever? J'ajoute qu'elles m'indignent peu, et que l'Angleterre ne s'en indigna pas davantage. C'était déjà alors un pays de liberté absolue, c'est-à-dire un pays où tout le monde croit avoir le droit de dire à ses amis des vérités désagréables, et à ses ennemis un peu plus que la vérité. Voltaire l'a remarqué avec ce rare bon sens qu'il porte partout. « Ici, dit-il dans les LETTRES ANGLAISES, *j'ai vu imprimer que Pope était un sot, et Marlborough un lâche. » Qui ne sent d'ailleurs qu'au milieu des excès de chaque parti, ces violences de langage sont bientôt oubliées, et que jamais un grand homme n'a été diminué par ces attaques? C'est une affaire de tempérament et d'habitude.*

Je pardonne aussi volontiers à Swift ses attaques contre les savants, quoiqu'il eût dû être arrêté par les souvenirs de l'Académie royale des sciences et

par le grand nom de Newton; mais dans son mépris des commentateurs, je retrouve la rancune de l'élève admis par grâce spéciale, et le développement extraordinaire des sciences à cette époque pouvait bien excuser quelques railleries. Charles II l'avait secondé avec tout le zèle d'un souverain, bien aise de voir les esprits se détourner des affaires publiques. Les courtisans avaient mis ce goût à la mode, les dames mêmes s'en étaient mêlées, et avaient leur laboratoire. Il n'est pas extraordinaire qu'un aussi grand enjouement n'amenât d'étranges aberrations, et les contemporains de Swift applaudirent sans doute à quelques traits qui n'ont plus de sens pour nous.

Mes réserves commencent à propos des attaques de Swift contre la Constitution anglaise. Voici dans quels termes il en parle dans le second voyage de Gulliver : « Mon petit ami Gildrig, dit le prince après cinq ou six entretiens consacrés à l'étude de la Constitution anglaise, vous m'avez fait un admirable panégyrique de votre pays; vous m'avez clairement prouvé que l'ignorance, la paresse, le vice, sont les qualités nécessaires à un législateur, et que les lois sont le mieux appliquées par ceux qui ont intérêt à les corrompre, les obscurcir et les

éluder. Je ne vois pas, d'après tout ce que vous m'avez dit, qu'on exige la moindre perfection pour acquérir parmi vous un poste élevé. Je vois moins encore que les hommes y soient ennoblis pour leur vertu, les prêtres avancés pour leur piété ou leur science, les soldats pour leur bravoure, les juges pour leur intégrité, les sénateurs pour leur patriotisme, les conseillers d'État pour leur sagesse, etc.; de tout ce que j'ai compris d'après votre récit, et les réponses que je vous ai arrachées non sans peine, je ne puis m'empêcher de conclure que la plus grande partie de vos compatriotes est la plus pernicieuse espèce d'odieuse vermine que la nature ait jamais laissé ramper sur la surface de la terre. »

Avec quelle injustice Swift prétend-il juger le gouvernement de son pays, gouvernement qui, ne l'oublions pas, était alors, malgré toutes ses imperfections, le plus libéral de l'Europe, celui qui honorait le plus la nature humaine.

Mais dans les voyages suivants Swift va plus loin encore; il n'est pas un sentiment généreux, une affection pieuse et sincère, qu'il ne se fasse gloire de blesser. Les vieillards sont en général entourés des plus grands respects. Chaque famille est heureuse de prolonger, au prix des plus grands

sacrifices, l'existence de ses aïeux couronnés de cheveux blancs, restés au milieu de leurs enfants pour leur enseigner l'affection et le respect ; ce sont les chênes séculaires autour desquels se pressent avec amour et sécurité les générations nouvelles. Dans l'île de Laputa, Swift a placé des hommes immortels. Savez-vous ce qu'il en fait? des êtres dégradés, frappés d'imbécillité, incapables d'affection, odieux aux autres et à eux-mêmes, affligeant toute leur famille par le spectacle d'un horrible égoïsme et d'une incurable misère. Dans l'île des chevaux, c'est pis encore. Là les sarcasmes se multiplient avec une verve croissante; de tout ce que nous devons aimer et honorer, rien ne reste debout. Je ne puis passer en revue toutes les professions que Swift accable de ses dédains; mais voici quelques exemples :

« Chez les Yahous (c'est-à-dire chez nous) le métier le plus honorable est celui de soldat, car le soldat est un Yahou exercé à tuer de sang-froid le plus grand nombre possible de ses semblables, sans qu'ils lui aient jamais rien fait. »

« Il y a certains princes mendiants en Europe, incapables de faire la guerre par eux-mêmes, qui fournissent des troupes à des nations plus riches, à

tant par jour par soldat ; ils gardent les trois quarts de la somme ; c'est le plus clair de leur revenu. »

« Un premier ministre est une créature qui ne connaît ni la joie, ni la douleur, ni l'amour, ni la haine, ni la pitié, ni la colère. Au moins il ne fait pas agir d'autre passion qu'un violent désir de la richesse, du pouvoir et des titres. Il emploie les mots à tous les usages, excepté pour indiquer sa pensée. Il ne vous dit jamais une vérité qu'avec l'intention de vous la faire prendre pour un mensonge ; il vous donne tous ses mensonges pour des vérités. Ceux dont il dit le plus de mal en leur absence sont les plus sûrs d'être avancés, et s'il se met à vous vanter devant d'autres ou en s'adressant à vous-même, vous êtes perdu. La marque la plus sûre de votre ruine est une promesse, spécialement une promesse confirmée par un serment. Après cela, tout homme sage se retire et renonce à toute espérance. »

Swift avait beaucoup fréquenté les ministres, et on voit qu'il leur a gardé rancune ; mais il ne ménage pas non plus l'opposition.

« Il y a trois méthodes pour arriver au titre de premier ministre : savoir se servir avec prudence de sa femme, de sa fille ou de sa sœur ; trahir et

miner sourdement son prédécesseur, ou montrer dans les assemblées publiques un zèle furieux contre la corruption de la Cour. Mais un sage prince préférera toujours ceux qui suivent la dernière de ces méthodes, parce que ces patriotes zélés sont toujours les plus complaisants et les plus empressés serviteurs des caprices et des passions de leurs maîtres. »

Puis vient entre les Yahous de l'île inconnue et les hommes une injurieuse comparaison dans laquelle il nous rabaisse au-dessous des animaux les plus vils et les plus dégradés. Je ne veux pas suivre Swift jusque-là; aussi bien en ai-je dit assez pour qu'il soit permis d'apprécier son livre et de le condamner.

De telles exagérations, en effet, n'ont pas besoin d'être réfutées; il suffit de les exposer dans toute leur injustice. Cependant la réponse à ces accès de colère serait facile. Qu'était-ce que la Constitution anglaise en 1726? C'était assurément la plus belle qu'il y eût alors en Europe. Montesquieu, quelques années plus tard, en faisait un éloge admirable et justifié de tout point. Disons avec lui que nous sommes heureux d'être Français, et que nous n'avons rien à envier à nos voisins; mais ne fermons pas les yeux à la lumière et re-

connaissons combien alors ce gouvernement était supérieur à ceux des peuples voisins. Sans doute il avait des défauts et beaucoup, je n'en disconviens pas. On était encore bien près de la restauration, de cette triste époque où le souverain lui-même, donnant l'exemple de tous les vices, mendiait une pension de Louis XIV et trafiquait sans scrupule de la gloire et de l'intérêt de son pays. Mais la révolution de 1688 avait remis l'Angleterre dans sa véritable voie, et, sous l'action de l'opinion publique, elle avait eu bientôt retrouvé des vertus qu'on croyait perdues pour toujours; elle jouissait déjà des fruits de ce gouvernement qui devait lui donner à l'intérieur la liberté publique, au dehors l'empire des mers.

Faut-il remonter plus haut encore et suivre Swift dans ses attaques contre l'humanité? Prenons tous les gouvernements dont nous avons gardé le souvenir et voyons, à travers l'histoire, si les progrès de l'humanité n'ont pas été toujours en croissant, si les idées de justice et de liberté ne se sont pas dégagées de plus en plus de ce chaos pour apparaître dans une lumière éclatante et manifeste. Ces progrès mêmes de la société, tels qu'on ne peut les méconnaître, ne nous suffisent pas. Si cette civili-

sation si brillante avait pu se réaliser sans élever en même temps les sentiments de chaque homme, sans ennoblir et purifier les âmes, si les vertus privées ne se développaient pas toujours à l'ombre des libertés publiques, j'aurais pour les plus grands peuples une médiocre admiration. Mais il n'en est pas ainsi. Jamais Swift ne s'est plus grossièrement trompé que lorsqu'il s'est obstiné à ne voir dans l'homme que les côtés honteux et dégradants, ce que Lucrèce appelle les postscenia vitæ. *Non, grâce au ciel ! il y a toujours place dans nos cœurs pour le patriotisme, pour le dévouement et le sacrifice : aveugle qui ne le voit pas !*

On a quelquefois comparé Swift à Rabelais et à Voltaire ; c'est méconnaître tout ce qu'il y a de généreux et de sympathique dans les deux grands génies de la Renaissance et du XVIIIe siècle. Rabelais sans doute, comme Swift, accable l'homme de ses railleries, et se complaît trop à des détails abjects ; mais à travers tous ces sarcasmes on sent respirer la gaieté d'un génie sûr de lui-même, qui ne méconnaît pas la grandeur de son temps. C'est la vie de la Renaissance dans tout son éclat et sa splendeur. Les chimères de la scolastique, les erreurs du passé s'en vont, mais ces ombres

font place à des créatures animées ; on voit poindre à l'horizon l'aube des temps modernes.

Voltaire, cet autre railleur, est soutenu par deux grands sentiments, la tolérance et l'amour de l'humanité. L'auteur de Candide *est aussi le défenseur de Calas; nous retrouvons une émotion véritable sous ses éclats de rire, et nous lui pardonnons d'être aussi cruel pour nos sottises, quand nous voyons avec quelle ardeur il proteste contre l'injustice. Rien de tout cela dans Swift; c'est la méchanceté atroce et froide d'un homme qui, sans trouble, sans emportement, se complaît à toutes les violences; chaque outrage est froidement calculé et débité avec sang-froid; c'est le calme imperturbable du bourreau de de Maistre, qui roue et torture avec tranquillité, par métier, par plaisir.*

Le mépris de l'humanité est un sentiment coupable et malsain : coupable, parce qu'il nous apprend à dédaigner le devoir, le dévouement, le sacrifice, tous les mobiles qui seuls peuvent diriger de grandes âmes; malsain, parce qu'il étouffe en nous le germe de toutes les nobles pensées, des affections généreuses, et qu'il finit par retomber de tout son poids sur ceux qui l'éprouvent, les condamnant à mériter eux-mêmes ce mépris dont ils

ont voulu écraser tous les hommes. Dans les âmes dont s'est emparé ce sentiment funeste, le vide se fait peu à peu, et il ne reste plus, au bout de quelque temps, qu'un orgueil inassouvi, aboutissant fatalement au désespoir et à la folie. Telle fut la destinée de Swift. Déjà, au moment même où il écrivait son GULLIVER, *il se sentait atteint par cette terrible maladie dont il constatait lui-même les progrès. Des idées étranges troublent son cerveau; ses plaisanteries toujours brutales arrivent à un incroyable degré de mauvais goût et de cruauté. Touché des misères que subissent les Irlandais, il veut faire sentir à tous l'étendue du mal, et ne trouve plus que des plaisanteries de cannibale!*

« Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande de devenir un embarras et en tirer quelque utilité. »

La proposition de Swift est bien modeste en effet. Que faire de ces enfants? Il conseille de les manger, et sans être averti par son goût, à défaut de son cœur, il développe froidement et longuement toutes les conséquences de cette proposition: « Un enfant pèse douze livres en naissant; bien nourri pendant une année, il augmente de vingt-huit livres. Ce sera sans doute de la viande un peu

chère, mais on la réservera aux propriétaires qui, ayant dévoré un grand nombre de parents, ont les meilleurs titres à manger leurs fils... L'entretien d'un enfant coûte 2 shillings par an; un enfant bien gras se vendra 10 shillings; bénéfice net, 8 shillings. » Quels admirables calculs, et ne croirait-on pas lire un rapport du directeur général de l'assistance publique où il serait question de bœufs et de moutons! Après cette ironie, vient l'éloquence amère, indignée, le cri du cœur. « Je prie ceux qui oseraient me répondre de demander d'abord aux parents de ces êtres s'ils ne s'estimeraient pas très-heureux d'avoir été vendus à l'âge d'un an, pour être mangés suivant ma méthode, et d'avoir ainsi évité les scènes de désespoir où ils sont réduits par l'oppression des propriétaires, l'impossibilité de payer les rentes, sans argent, sans maison, sans habits, manquant de nourriture, avec l'inévitable perspective d'élever leurs enfants pour des misères pareilles, ou plus grandes encore. » Le trait est éloquent! mais fallait-il l'acheter par un traité complet d'anthropophagie!

Swift sentait déjà sa raison lui échapper. Un jour qu'il voyait un arbre frappé de la foudre : « Je mourrai comme lui, dit-il, par la tête. » « Ma

rage est tellement ignoble, écrit-il à Bolingbroke, que je descends jusqu'à ressentir la folie et la bassesse de ce peuple d'esclaves au milieu duquel je vis. Il est temps pour moi de quitter ce monde. Je le voudrais, si je pouvais aller dans un autre moins malheureux, plutôt que de mourir comme un rat empoisonné dans un trou. » Son esprit troublé finit par succomber au mal; ce cerveau malade n'était plus visité qu'à de rares intervalles par des lueurs passagères qui servaient seulement à lui montrer l'étendue de son mal, lumière vacillante, ou plutôt ténèbres visibles pareilles à celles qui, dans Milton, éclairent le royaume de Satan.

No light, but rather darkness visible,
Served only to discover sight of woe,
Region of sorrow, doleful shades, where peace
And rest can never dwell!

De quelles visions Swift était-il poursuivi? Voyait-il quelquefois passer dans son imagination le fantôme de ces deux femmes qu'il avait tuées? Nul ne le sait. Quand il mourut, il était fou depuis seize ans; il laissa sa fortune pour construire un hôpital de fous.

Comparons à cette destinée celle d'un homme qui se trouvait dans les mêmes conditions de fortune,

d'un génie moins puissant assurément, mais d'un cœur plus élevé, du sage et généreux Addison. Celui-ci croyait à la vertu, à la justice et à la liberté. Moraliste indulgent, il critiquait les vices et les ridicules, mais il corrigeait les hommes en les aimant. Cette voix sympathique fut écoutée; ses Essais *eurent un succès prodigieux. Addison fit l'éducation morale de l'Angleterre, et put jouir du bien qu'il avait fait. Il acquit par ses écrits une popularité qu'il garda même après ses succès, même quand il fut ministre, et quand il eut cessé de l'être. Sa mort ne fut pas moins belle que sa vie.*

A ses derniers moments, il fit appeler le fils de sa femme, le vicomte de Warwick, qui l'avait un moment inquiété par quelques folies de jeunesse : « Je vous ai fait venir, lui dit-il, pour vous apprendre comment un chrétien doit mourir. » De ce simple rapprochement ressort une leçon qui n'a pas besoin de commentaire.

La traduction que nous publions est celle de l'abbé Desfontaines, mais complétement remaniée, et ramenée à l'exactitude exigée de nos jours dans ces sortes de travaux, exactitude qui n'était au contraire ni dans les habitudes ni dans l'esprit du XVIIIe siècle. Il serait trop long de relever toutes

les libertés que l'abbé Desfontaines a cru pouvoir prendre avec le texte anglais. Parfois, il ajoute ; Swift attaque-t-il certaines pratiques des médecins, l'abbé place à côté de ces médecins les procureurs, dont l'auteur anglais ne parle pas. Un peu plus loin, il introduit l'opéra à Lilliput, pour se plaindre que le théâtre soit en décadence, parce que le roi ne protége plus les lettres. Cette phrase a, sans doute, été écrite le lendemain du jour où l'abbé s'était vu refuser quelque pension. Les préceptes sur l'éducation ne sont pas tous à dédaigner, mais on les chercherait en vain dans le texte. L'abbé Desfontaines cependant n'ajoute pas autant qu'il retranche, et les suppressions qu'il se permet à tout propos ont deux graves inconvénients. Ce n'est pas seulement le texte de l'auteur anglais qui est altéré, c'est le sens même de l'œuvre et le génie de l'écrivain. L'abbé Desfontaines omet en général les détails qui lui paraissent ennuyeux par la précision minutieuse des calculs, par exemple l'histoire du lit et celle du chapeau, ou ceux qui par leur grossièreté semblent souiller l'ouvrage et humilier l'humanité. Or c'est précisément les deux buts que Swift a poursuivis. Sa méchanceté triomphe surtout dans l'étalage de nos misères, et

recueille avec joie tous les traits qui rabaissent notre orgueil. Mais au point de vue de l'art, tel que Swift le concevait, ces détails ont peut-être encore plus d'importance. Il appartient en effet à une école qui a devancé et dépassé de beaucoup nos modernes réalistes. *Ce qu'il veut avant tout, c'est donner à son récit un air de vérité. Il imite en cela un de ses contemporains, l'immortel auteur de* ROBINSON CRUSOÉ. *Comme De Foe, il essaye de gagner notre confiance par la précision des détails et l'énumération des circonstances les plus vulgaires. Pour eux, l'art consiste à dissimuler complétement l'écrivain, afin de laisser le lecteur en présence du voyageur et de ses aventures. De là une précision mathématique, une exactitude de procès-verbal, qu'il faut conserver à tout prix, sous peine de défigurer l'ouvrage. C'est ce que n'a pas compris l'abbé Desfontaines. Nous avons pensé qu'il était nécessaire de rétablir ces passages pour rendre à l'écrivain sa véritable physionomie.*

HERMILE REYNALD.

PREMIER VOYAGE

DE GULLIVER



VOYAGE A LILLIPUT

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur rend un compte succinct des premiers motifs qui le portèrent à voyager. — Il fait naufrage et se sauve à la nage dans le pays de Lilliput. — On l'enchaîne et on le conduit en cet état plus avant dans les terres.

Mon père, dont le bien, situé dans la province de Nottingham, était médiocre, avait cinq fils : j'étais le troisième, et il m'envoya au collége d'Emmanuel, à Cambridge, à l'âge de quatorze ans. J'y demeurai trois années, que j'employai utilement. Mais, la dépense de mon entretien au collége étant trop grande, on me mit en

apprentissage sous M. Jacques Bates, fameux chirurgien à Londres, chez qui je demeurai quatre ans. Mon père m'envoyant de temps en temps quelques petites sommes d'argent, je les employai à apprendre le pilotage et les autres parties des mathématiques les plus nécessaires à ceux qui forment le dessein de voyager sur mer, ce que je prévoyais être ma destinée. Ayant quitté M. Bates, je retournai chez mon père; et, tant de lui que de mon oncle Jean et de quelques autres parents, je tirai la somme de quarante livres sterling et la promesse de trente livres par an pour me soutenir à Leyde. Je m'y rendis et m'y appliquai à l'étude de la médecine pendant deux ans et sept mois, persuadé qu'elle me serait un jour très-utile dans mes voyages.

Bientôt après mon retour de Leyde, j'eus, à la recommandation de mon bon maître, M. Bates, l'emploi de chirurgien sur *l'Hirondelle*, où je restai trois ans et demi, sous le capitaine Abraham Panell, commandant. Je fis pendant ce temps-là des voyages au Levant et ailleurs. A mon retour, je résolus de m'établir à Londres. M. Bates m'encouragea à prendre ce

parti, et me recommanda à plusieurs malades. Je louai un appartement dans un petit hôtel situé dans le quartier appelé Old-Jewry, et bientôt après j'épousai Mlle Marie Burton, seconde fille de M. Édouard Burton, bonnetier dans la rue de Newgate, laquelle m'apporta quatre cents livres sterling en mariage.

Mais mon cher maître, M. Bates, étant mort deux ans après, et n'ayant plus de protecteur, ma pratique commença à diminuer. Ma conscience ne me permettait pas d'imiter la conduite d'un trop grand nombre de mes confrères : c'est pourquoi, après avoir consulté ma femme et quelques amis, je pris la résolution de faire encore un voyage de mer. Je fus chirurgien successivement dans deux vaisseaux, et plusieurs autres voyages que je fis, pendant six ans, aux Indes orientales et occidentales, augmentèrent un peu ma petite fortune. J'employais mon loisir à lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, étant toujours fourni d'un certain nombre de livres, et, quand je me trouvais à terre, je ne négligeais pas de remarquer les mœurs et les coutumes des peuples, et d'apprendre en même temps la langue du pays, ce

qui me coûtait peu, ayant la mémoire très-bonne.

Le dernier de ces voyages n'ayant pas été heureux, je me trouvai dégoûté de la mer, et je pris le parti de rester chez moi avec ma femme et mes enfants. Je changeai de demeure, et me transportai de l'Old-Jewry à la rue de Fetter-Lane, et de là à Wapping, dans l'espérance d'avoir de la pratique parmi les matelots; mais je n'y trouvai pas mon compte.

Après avoir attendu trois ans, et espéré en vain que mes affaires iraient mieux, j'acceptai un parti avantageux qui me fut proposé par le capitaine Guillaume Prichard, prêt à monter *l'Antelope* et à partir pour la mer du Sud. Nous nous embarquâmes à Bristol, le 4 de mai 1669, et notre voyage fut d'abord très-heureux.

Il ne conviendrait pas, pour plusieurs raisons, d'ennuyer le lecteur par le détail de nos aventures dans ces mers; c'est assez de lui faire savoir que, dans notre passage aux Indes orientales, nous essuyâmes une tempête dont la violence nous poussa vers le nord-ouest de la terre de Van Diemen. Par une observation

que je fis, je trouvai que nous étions à 30°2' de latitude méridionale. Douze hommes de notre équipage étaient morts par le travail excessif et par la mauvaise nourriture; le reste était dans une condition déplorable. Le 5 novembre, qui était le commencement de l'été dans ces pays-là, le temps étant un peu noir, les mariniers aperçurent un roc qui n'était éloigné du vaisseau que de la longueur d'un câble; mais le vent était si fort que nous fûmes poussés directement contre l'écueil, et que nous échouâmes dans un moment. Six hommes de l'équipage, dont j'étais un, s'étant jetés à propos dans la chaloupe, trouvèrent le moyen de se débarrasser du vaisseau et du roc. Nous allâmes à rame environ trois lieues; mais à la fin la lassitude ne nous permit plus de ramer; entièrement épuisés, nous nous abandonnâmes au gré des flots, et bientôt nous fûmes renversés par un coup de vent du nord.

Je ne sais quel fut le sort de mes camarades de la chaloupe, ni de ceux qui se sauvèrent sur le roc, ou qui restèrent dans le vaisseau, mais je crois qu'ils périrent tous; pour moi, je nageai à l'aventure, et fus poussé vers la terre par le

vent et la marée. Je laissai souvent tomber mes jambes, mais sans toucher le fond. Mais, au moment où j'étais tout à fait perdu, et incapable de lutter plus longtemps, je trouvai pied dans l'eau, et alors la tempête était bien diminuée. Comme la pente était presque insensible, je marchai une demi-lieue dans la mer avant que j'eusse pris terre. Je calculai qu'il était à peu près huit heures du soir; j'avançai alors environ la moitié d'un mille sans pouvoir découvrir aucun signe de maisons ou d'habitants; du moins j'étais si faible que je ne pus les observer. La fatigue, la chaleur et une demi-pinte d'eau-de-vie que j'avais bue en abandonnant le vaisseau, tout cela m'excita au sommeil. Je me couchai sur l'herbe, qui était très-fine, où je m'endormis plus profondément que je me rappelle l'avoir jamais fait, et ce sommeil, d'après mes calculs, dura environ neuf heures. Au bout de ce temps-là, m'étant éveillé, j'essayai de me lever; mais ce fut en vain. Je m'étais couché sur le dos; je trouvai mes bras et mes jambes attachés à la terre de l'un et de l'autre côté, et mes cheveux attachés de la même manière. Je trouvai également plusieurs liga-

tures très-minces qui entouraient mon corps, depuis mes aisselles jusqu'à mes cuisses. Je ne pouvais que regarder en haut; le soleil commençait à être fort chaud, et sa grande clarté blessait mes yeux. J'entendis un bruit confus autour de moi, mais, dans la posture où j'étais je ne pouvais rien voir que le soleil. Bientôt je sentis remuer quelque chose sur ma jambe gauche, et cette chose, avançant doucement sur ma poitrine, monter presque jusqu'à mon menton. Quel fut mon étonnement lorsque, abaissant mon regard autant que je le pouvais, j'aperçus une petite figure de créature humaine, haute tout au plus de six pouces, un arc et une flèche à la main; avec un carquois sur le dos! J'en vis en même temps au moins quarante autres de la même espèce, comme je le conjecturais, suivant la première. J'étais dans le plus profond étonnement et criai si fort que tous reculèrent effrayés; quelques-uns même, comme je l'appris plus tard, furent blessés par suite de leur chute, en tombant de mon corps sur le sol. Néanmoins ils revinrent bientôt, et l'un d'eux, qui eut la hardiesse de s'avancer si près qu'il fut en état de voir entièrement mon visage, levant

les yeux par une espèce d'admiration, s'écria d'une voix aigre, mais distincte : *Hekinah Degul.* Les autres répétèrent plusieurs fois les mêmes mots; mais alors je n'en compris pas le sens. J'étais pendant ce temps-là très-mal à l'aise, comme le lecteur peut se l'imaginer. Enfin, faisant des efforts pour me mettre en liberté, j'eus le bonheur de rompre les fils ou cordons, et d'arracher les chevilles qui attachaient mon bras droit à la terre; car, en le haussant un peu, j'avais découvert ce qui me tenait attaché et captif. En même temps, par une secousse violente qui me causa une douleur extrême, je lâchai un peu les cordons qui attachaient mes cheveux du côté droit (cordons plus fins que mes cheveux mêmes), en sorte que je me trouvai en état de procurer à ma tête un mouvement d'environ deux pouces, mais ces petits êtres s'enfuirent de nouveau, avant que je pusse les saisir. Il y eut alors un grand bruit de cris très-aigus, et dès qu'il eut cessé, j'entendis un d'eux s'écrier : *Tolgo Phonac*, et aussitôt je me sentis percé à la main de plus de cent flèches qui me piquaient comme autant d'aiguilles. Ils firent ensuite une autre décharge en l'air, comme nous tirons des

bombes en Europe, dont plusieurs, je crois, tombaient paraboliquement sur mon corps, quoique je ne les aperçusse pas, et d'autres sur mon visage, que je couvris immédiatement de ma main gauche. Quand cette grêle de flèches fut passée, je m'efforçai encore de me détacher; mais on fit alors une autre décharge plus grande que la première, et quelques-uns tâchaient de me frapper de leur lance; mais, par bonheur, je portais une veste impénétrable de peau de buffle qu'ils ne pouvaient percer. Je crus donc que le meilleur parti était de me tenir en repos et de rester comme j'étais jusque la nuit; alors dégageant mon bras gauche, je pourrais me mettre tout à fait en liberté, et, à l'égard des habitants c'était avec raison que je me croyais d'une force égale aux plus puissantes armées qu'ils pourraient mettre sur pied pour m'attaquer, s'ils étaient tous de la même taille que ceux que j'avais vus jusque-là. Mais la fortune me réservait un autre sort.

Quand ces gens eurent remarqué que j'étais tranquille, ils cessèrent de me décocher des flèches; mais, par le bruit que j'entendis, je connus que leur nombre s'augmentait considé-

rablement, et, environ à deux toises loin de moi, vis-à-vis de mon oreille gauche, j'entendis, pendant plus d'une heure, un bruit comme des gens qui travaillaient. Enfin, tournant un peu la tête de ce côté-là, autant que les chevilles et les cordons me le permettaient, je vis un échafaud élevé de terre d'un pied et demi, où quatre de ces petits hommes pouvaient se placer, avec deux ou trois échelles pour y monter; d'où un d'entre eux, qui me semblait être une personne de condition, me fit une harangue assez longue, dont je ne compris pas un mot. Mais j'aurais dû mentionner qu'avant de commencer son discours le principal personnage s'écria trois fois: *Langro dehul sun* (ces mots et les premiers me furent répétés et expliqués dans la suite.) Aussitôt cinquante hommes s'avancèrent, et coupèrent les cordons qui attachaient le côté gauche de ma tête; ce qui me donna la liberté de la tourner à droite, et d'observer la mine et l'action de celui qui devait parler. Il me parut être d'un âge moyen et d'une taille plus grande que les trois autres qui l'accompagnaient, dont l'un, qui avait l'air d'un page, tenait la queue de sa robe, et me parut un

peu plus grand que mon index. Il remplit très-bien tout son rôle d'orateur, et je pus observer dans son discours des mouvements de menaces, de promesses, de compassion et de bonté. Je répondis en peu de mots, c'est-à-dire par un petit nombre de signes, mais d'une manière pleine de soumission, levant ma main gauche et les deux yeux au soleil, comme pour le prendre à témoin. Je mourais de faim, n'ayant rien mangé depuis que j'avais quitté le navire, et mon appétit était, en effet, si pressant, que je ne pus m'empêcher de faire voir mon impatience (peut-être contre les règles de l'honnêteté) en portant mon doigt très-souvent à ma bouche pour faire connaître que j'avais besoin de nourriture.

L'*Hurgo* (c'est ainsi que, parmi eux, on appelle un grand seigneur, comme je l'ai ensuite appris) m'entendit fort bien. Il descendit de l'échafaud, et ordonna que plusieurs échelles fussent appliquées à mes côtés, sur lesquelles montèrent bientôt plus de cent hommes qui se mirent en marche vers ma bouche, chargés de paniers pleins de viandes, qui avaient été préparés et envoyés par les ordres du roi dès la première nouvelle de ma présence. J'observai

qu'il y avait de la chair de différents animaux, mais je ne les pus distinguer par le goûter. Il y avait des épaules et des éclanches en forme de celles de mouton, et fort bien accommodées, mais plus petites que les ailes d'une alouette; j'en avalai deux ou trois d'une bouchée avec six pains. Ils me servaient le plus vite qu'ils pouvaient, témoignant de grandes marques d'étonnement et d'admiration à cause de ma taille et de mon prodigieux appétit. Ayant fait un autre signe pour leur faire savoir qu'il me manquait à boire, ils conjecturèrent, par la façon dont je mangeais, qu'une petite quantité de boisson ne me suffirait pas; et, comme ils sont très-ingénieux, ils levèrent avec beaucoup d'adresse un des plus grands tonneaux de vin qu'ils eussent, le roulèrent vers ma main et le défoncèrent. Je le bus d'un seul trait, ce qui m'était facile, car il ne tenait pas plus d'une demi-pinte; le vin avait le goût d'un petit vin de Bordeaux, mais était bien meilleur. On m'en apporta un autre muid, que je bus de même, et je fis plusieurs signes pour avertir de me voiturer quelques autres muids; mais ils n'en avaient plus à me donner.

Après m'avoir vu faire toutes ces merveilles, ils poussèrent des cris de joie et se mirent à danser sur ma poitrine, répétant plusieurs fois, comme ils avaient fait d'abord : *Hekinah Degul.* Ils me firent signe de poser les deux muids à terre, mais auparavant ils avertirent la foule, criant tout haut : *Borach mevolah*, et quand ils virent les muids en l'air, ce fut un cri universel d'*Hekinah Degul.* J'avoue que je fus souvent tenté, pendant qu'ils allaient et venaient sur mon corps, de saisir les quarante ou cinquante premiers que je trouverais à ma portée et de les rejeter sur le sol. Mais le souvenir de ce qui m'était arrivé, et ils pouvaient sans doute me faire plus de mal, enfin l'engagement d'honneur que j'avais pris, car j'interprétais ainsi mon attitude pleine de soumission, chassèrent bientôt ces fantaisies. En outre je me considérais dès ce moment comme lié par les lois de l'hospitalité envers un peuple qui m'avait traité avec tant de frais et de générosité. Cependant je ne pouvais, dans mon esprit, assez admirer l'intrépidité de ces diminutifs d'hommes qui se hasardaient à monter et à se promener sur mon corps, tandis que j'avais une main libre, sans trembler rien qu'à la vue d'une aussi

prodigieuse créature que je devais leur paraître.

Après un certain temps, quand ils s'aperçurent que je ne demandais plus à manger, se présenta devant moi un personnage d'un rang élevé, envoyé par Sa Majesté Impériale. Son Excellence étant montée sur le bas de ma jambe s'avança jusqu'à ma figure, avec environ une douzaine des gens de sa suite, me montra marquées du sceau royal ses lettres de créance qu'il me plaça tout près des yeux, et me parla pendant environ dix minutes, sans aucun signe de colère, mais d'un ton tout à fait déterminé. Il me désignait souvent, comme je le compris plus tard, la capitale, située à un demi-mille de distance, où, d'après l'avis du roi et de son conseil, je devais être transporté. Je répondis en peu de mots, sans me faire entendre, puis par des signes avec la main que j'avais libre. La passant par-dessus la tête de Son Excellence, pour ne faire aucun mal ni à l'ambassadeur ni à sa suite, je la portai successivement à l'autre main, puis à ma tête et à mon corps, pour indiquer que je désirais être mis en liberté.

Il me sembla qu'il me comprenait assez bien, car il hocha la tête en signe de désapprobation,

et tint ses deux mains de façon à me faire entendre que je devais être transporté comme prisonnier. Cependant il me fit d'autres signes pour m'indiquer que j'aurais à boire et à manger, et que je serais bien traité. J'eus de nouveau la pensée de rompre mes liens, mais en même temps je sentis la pointe de leurs flèches sur mon visage et sur mes mains qui étaient couvertes d'ampoules, car la plupart de ces traits étaient restés dans ma chair ; j'observai également que le nombre de mes ennemis augmentait sans cesse, et je leur indiquai par signes qu'ils pouvaient faire de moi ce qu'ils voudraient. Là-dessus le *hurgo* et sa suite se retirèrent avec beaucoup de civilité, et des démonstrations de joie. Bientôt après j'entendis une acclamation universelle, avec de fréquentes répétitions de ces mots : *Peplom Selan*, et j'aperçus sur mon côté gauche un grand nombre d'hommes relâchant les cordons à un tel point que je me trouvai en état de me tourner, et d'avoir le soulagement de pisser, fonction dont je m'acquittai au grand étonnement du peuple, lequel, devinant ce que j'allais faire, s'ouvrit impétueusement à droite et à gauche pour éviter le déluge. Quelque temps

auparavant, on m'avait frotté charitablement le visage et les mains d'une espèce d'onguent d'une odeur agréable, qui, dans très-peu de temps, me guérit de la piqûre des flèches. Ces circonstances, jointes aux rafraîchissements que j'avais reçus, me disposèrent à dormir; mon sommeil fut environ de huit heures, sans interruption : les médecins, par ordre de l'empereur, avaient frelaté le vin et y avaient mêlé des drogues soporifiques.

Il paraît que dès le moment où je fus découvert endormi sur la côte, l'empereur en avait été informé par un exprès. Il avait décidé en conseil que je serais attaché, comme je l'ai raconté, ce qui fut fait pendant la nuit où je dormis; qu'on me servirait en abondance de quoi boire et de quoi manger, et qu'une machine serait préparée pour me transporter jusqu'à la capitale.

Cette résolution semblera peut-être hardie et dangereuse, et je suis sûr qu'en pareil cas elle ne serait du goût d'aucun souverain de l'Europe. Cependant, à mon avis, c'était un dessein également prudent et généreux; car, en cas que ces peuples eussent tenté de me tuer avec leurs lances et leurs flèches pendant que je

dormais, je me serais certainement éveillé au premier sentiment de douleur, ce qui aurait excité ma fureur et augmenté mes forces à un tel degré, que je me serais trouvé en état de rompre le reste des cordons; et, après cela, comme ils n'étaient pas capables de me résister : ils n'avaient à attendre aucun quartier.

Ce peuple a d'excellents mathématiciens et est arrivé dans la mécanique à une grande perfection, grâce aux encouragements de l'empereur qui est un illustre protecteur des sciences. Ce prince a un grand nombre de machines montées sur des roues, pour traîner les arbres et autres objets pesants. Il fait souvent construire dans les forêts mêmes ses plus grands navires de guerre, dont quelques-uns ont jusqu'à neuf pieds de long; on les charge sur ces machines qui les conduisent jusqu'à la mer, à une distance de trois ou quatre cents pas.

On fit donc travailler à la hâte cinq cents charpentiers et ingénieurs pour construire une voiture : c'était un chariot élevé de trois pouces, ayant sept pieds de longueur, et quatre de largeur, avec vingt-deux roues. Le bruit que j'avais entendu était celui de ce chariot arrivé, ce

me semble, quatre heures après que j'eus touché terre. On le plaça parallèlement à mon corps, tandis que je reposais. Mais la principale difficulté fut de m'enlever, et de me mettre sur cette voiture. Dans cette vue, quatre-vingts perches, chacune d'un pied de hauteur, furent employées; et des cordes très-fortes, de la grosseur d'une ficelle, furent attachées, par le moyen de plusieurs crochets, aux bandages que les ouvriers avaient ceints autour de mon cou, de mes mains, de mes jambes et de tout mon corps. Neuf cents hommes des plus robustes furent employés à élever ces cordes par le moyen d'un grand nombre de poulies attachées aux perches; et, de cette façon, dans moins de trois heures de temps, je fus élevé, placé et attaché dans la machine. Je sais tout cela par le rapport qu'on m'en a fait depuis, car, pendant cette manœuvre, je dormais très-profondément, par l'effet des drogues infusées dans ma boisson. Quinze cents chevaux, les plus grands de l'écurie de l'empereur, chacun d'environ quatre pouces et demi de haut, furent attelés au chariot, et me traînèrent vers la capitale, éloignée d'un quart de lieue.

Il y avait quatre heures que nous étions en chemin, lorsque je fus subitement éveillé par un accident assez ridicule. Les voituriers s'étant arrêtés un peu de temps pour raccommoder quelque chose, deux ou trois habitants du pays avaient eu la curiosité de regarder ma mine pendant que je dormais; ils montèrent sur le chariot, et s'avancèrent très-doucement jusqu'à mon visage; l'un d'entre eux, capitaine aux gardes, avait mis la pointe aiguë de son esponton bien avant dans ma narine gauche, ce qui me chatouilla le nez, m'éveilla, et me fit éternuer très-fort. En conséquence, ils s'enfuirent sans être aperçus, et je ne sus que trois semaines plus tard pourquoi je m'étais réveillé si subitement. Nous fîmes une grande marche le reste de ce jour-là, et nous campâmes la nuit avec cinq cents gardes, une moitié avec des flambeaux, et l'autre avec des arcs et des flèches, prête à tirer si j'eusse essayé de me remuer. Le lendemain, au lever du soleil, nous continuâmes notre voyage, et nous arrivâmes sur le midi à cent toises des portes de la ville. L'empereur et toute la cour sortirent pour nous voir; mais les grands officiers ne voulurent jamais

consentir que Sa Majesté hasardât sa personne en montant sur mon corps.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avait un temple ancien, estimé le plus grand de tout le royaume, lequel, ayant été souillé quelques années auparavant par un meurtre, était, selon la prévention de ces peuples, regardé comme profane, employé pour cette raison à divers usages, et dépouillé de tous ses ornements. Il fut résolu que je serais logé dans ce vaste édifice. La grande porte regardant le nord était environ de quatre pieds de haut, et presque de deux pieds de large : je pouvais y entrer sans peine en me baissant; de chaque côté de la porte, il y avait une petite fenêtre élevée de six pouces. A celle qui était du côté gauche, les serruriers du roi attachèrent quatre-vingt-onze chaînes, semblables à celles qui sont attachées à la montre d'une dame d'Europe, et presque aussi larges; elles furent par l'autre bout attachées à ma jambe gauche avec trente-six cadenas. Vis-à-vis de ce temple, de l'autre côté du grand chemin, à la distance de vingt pieds, il y avait une tour au moins de cinq pieds de haut; c'était là que le roi devait monter avec plusieurs des

principaux seigneurs de sa cour, pour avoir commodité de me regarder à son aise. On compte qu'il y eut plus de cent mille habitants qui sortirent de la ville, attirés par la curiosité, et, malgré mes gardes, je crois qu'il n'y aurait pas eu moins de dix mille hommes qui, à différentes fois, auraient monté sur mon corps par des échelles, si on n'eût publié une proclamation pour le défendre, sous peine de mort. Quand les ouvriers crurent qu'il m'était impossible de briser mes chaînes, ils coupèrent tous les liens qui me retenaient, et je me levai : jamais je n'ai éprouvé un plus grand sentiment de tristesse. Mais on ne peut s'imaginer le bruit et l'étonnement du peuple quand il me vit debout et me promener : les chaînes qui tenaient mon pied gauche étaient environ de six pieds de long, et me donnaient la liberté d'aller et de venir dans un demi-cercle; de plus, comme elles étaient fixées à quatre pouces de la porte, elles me permettaient de me glisser dans le temple et de m'y étendre de tout mon long.



CHAPITRE II.

L'empereur de Lilliput, accompagné de plusieurs de ses courtisans, vient pour voir l'auteur dans sa prison. — Description de la personne et de l'habit de Sa Majesté. — Gens savants nommés pour apprendre la langue à l'auteur. — Il obtient des grâces par sa douceur. — Ses poches sont visitées.

Si tranquillement que j'eusse enduré l'ennui d'être condamné à une seule position, ce fut avec grand plaisir que je me trouvai de nouveau sur mes pieds. Je regardai autour de moi, et je dois avouer que je ne contemplai jamais un plus agréable paysage. Le pays me parut un immense jardin, et les champs séparés, larges en général de quarante pieds, ressemblaient à autant de corbeilles de fleurs. Ces champs étaient entremêlés de bois d'une demi-perche, et les plus grands arbres, autant que j'en pus juger, parais-

saient avoir sept pieds de haut. J'aperçus à ma gauche la ville, qui avait l'aspect des cités qu'on voit au théâtre peintes sur la toile.

J'avais été pendant plusieurs heures extrêmement pressé par des besoins naturels ; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il y avait à peu près deux jours que je ne m'étais soulagé. J'étais étrangement pressé entre la honte et le besoin. Le meilleur expédient que je pus imaginer fut de m'introduire dans ma demeure, ce que je fis, et, après avoir fermé la porte derrière moi, j'allai aussi loin que la longueur de ma chaîne pouvait le permettre, et je me déchargeai de ce désagréable fardeau. Mais c'est la première fois que je me suis rendu coupable d'une action aussi immodeste. J'espère néanmoins que le lecteur impartial aura pour moi quelque indulgence, quand il aura considéré exactement et sans parti pris ma situation et ma détresse. Depuis cette époque, ma constante pratique fut, aussitôt après mon lever, d'accomplir cette besogne en plein air, en allant à l'extrémité de ma chaîne. Tous les matins, avant qu'il ne vînt personne, deux serviteurs chargés de ce travail prenaient soin d'enlever le tout avec des brouettes.

Je ne me serais pas arrêté aussi longtemps sur une circonstance qui, au premier abord, pourra ne pas paraître bien importante, si je n'avais cru nécessaire de défendre aux yeux du monde mes habitudes de propreté. Car, ainsi que je l'ai appris, quelques malveillants ont profité de cette occasion et de quelques autres pour les mettre en doute.

Cette affaire terminée, je sortis de nouveau de ma demeure pour prendre l'air frais. L'empereur était déjà descendu de sa tour et s'avançait à cheval vers moi, ce qui pensa lui coûter cher: à ma vue, son cheval, étonné, se cabra; mais ce prince, qui est un cavalier excellent, se tint ferme sur ses étriers jusqu'à ce que sa suite accourût et prît la bride. Sa Majesté, après avoir mis pied à terre, me considéra de tous côtés avec une grande admiration, mais pourtant se tenant toujours, par précaution, hors de la portée de ma chaîne. Il ordonna à ses cuisiniers et à ses sommeliers, qui étaient déjà prêts, de me servir du vin et des aliments qu'ils poussèrent de mon côté dans des espèces de caisses munies de roues, jusqu'à ce que je pusse les atteindre. Je pris ces caisses et les vidai entièrement; vingt

étaient pleines de viande et dix de vin. Chacune des premières me fournit deux ou trois bonnes bouchées. La liqueur des dix barils était contenue dans des pots de terre ; je les vidai dans une des caisses, et avalai d'un trait ce qu'elle contenait. Je fis de même pour le reste.

L'impératrice, les princes et princesses du sang, accompagnés de plusieurs dames, s'assirent à quelque distance dans des fauteuils. L'empereur est plus grand qu'aucun de sa cour; il les domine tous de la largeur de mon ongle (1), ce qui suffit pour le faire redouter par ceux qui le regardent; les traits de son visage sont grands et mâles, avec une lèvre d'Autriche et un nez aquilin; il a un teint d'olive, un air élevé et des membres bien proportionnés, de la grâce et de la majesté dans toutes ses actions. Il avait alors passé la fleur de sa jeunesse, étant âgé de vingt-huit ans et trois quarts, dont il en avait régné environ sept, avec un grand bonheur, victorieux dans la plupart de ses guerres. Pour le regarder avec plus de commodité, je me tenais couché sur le côté, en sorte que mon visage pût être parallèle au sien ; et il se tenait à une toise et demie loin de moi. Cependant, depuis ce temps-

là, je l'ai eu plusieurs fois dans ma main ; c'est pourquoi je ne puis me tromper dans le portrait que j'en fais. Son habit était uni et simple, et fait moitié à l'asiatique et moitié à l'européenne ; mais il avait sur la tête un léger casque d'or, orné de joyaux et d'un plumet magnifique. Il avait son épée nue à la main, pour se défendre en cas que j'eusse brisé mes chaînes ; cette épée était presque longue de trois pouces ; la poignée et le fourreau étaient d'or et enrichis de diamants. Sa voix était aigre, mais claire et distincte, et je le pouvais entendre aisément, même quand je me tenais debout. Les dames et les courtisans étaient tous habillés superbement ; en sorte que la place qu'occupait toute la cour paraissait à mes yeux comme une belle jupe étendue sur la terre, et brodée de figures d'or et d'argent. Sa Majesté Impériale me fit l'honneur de me parler souvent, et je lui répondis toujours, mais nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre. Il y avait là des prêtres et des jurisconsultes (je le supposais du moins à leurs costumes) auxquels il donna l'ordre de me parler ; je m'adressai à eux dans toutes les langues dont j'avais quelque teinture : le haut et le bas hol-

landais, le latin, le français, l'espagnol, l'italien et la langue franque, mais le tout inutilement.

Au bout de deux heures, la cour se retira, et on me laissa une forte garde pour empêcher l'impertinence, et peut-être la malice de la populace, qui avait beaucoup d'impatience de se rendre en foule autour de moi, pour me voir de près. Quelques-uns d'entre eux eurent l'effronterie et la témérité de me tirer des flèches, dont une pensa me crever l'œil gauche. Mais le colonel fit arrêter six des principaux de cette canaille, et ne jugea point de peine mieux proportionnée à leur faute que de les livrer liés et garrottés dans mes mains; quelques soldats exécutèrent ces ordres, et mirent les coupables à ma portée, en les élevant au bout de leurs piques. Je les pris donc dans ma main droite et en mis cinq dans la poche de mon justaucorps; à l'égard du sixième, je feignis de le vouloir manger tout vivant. Le pauvre petit homme poussait des hurlements horribles, et le colonel avec ses officiers étaient fort en peine, surtout quand ils me virent tirer mon canif. Mais je fis bientôt cesser leur frayeur, car, avec un air doux et humain, coupant promptement les cordes dont il était garrotté, je

le mis doucement à terre, et il prit la fuite. Je traitai les autres de la même façon, les tirant successivement l'un après l'autre de ma poche. Je remarquai avec plaisir que les soldats et le peuple avaient été très-touchés de cette action d'humanité, qui fut rapportée à la cour d'une manière avantageuse, et qui me fit honneur.

A l'approche de la nuit, je rentrai avec quelque difficulté dans ma maison, où je me couchai sur le sol; je continuai de la sorte pendant à peu près une quinzaine; pendant ce temps l'empereur avait donné ordre de me préparer un lit. Six cents lits ordinaires furent transportés sur des chariots, et on se mit à l'œuvre dans ma maison. Cent cinquante de leurs couches cousues ensemble fournirent la longueur et la largeur; on en mit quatre l'une sur l'autre, ce qui me garantit assez agréablement de la dureté du sol, qui était pavé. D'après les mêmes calculs, ils me fournirent des chemises, des couvertures et des couvre-pieds fort supportables pour un homme depuis longtemps habitué à la dure.

La nouvelle de l'arrivée d'un homme prodigieusement grand s'étant répandue dans tout le royaume, attira un nombre infini de gens oisifs

et curieux; en sorte que les villages furent presque abandonnés, et que la culture de la terre en aurait souffert, si Sa Majesté Impériale n'y avait pourvu par différents édits et ordonnances. Elle ordonna donc que tous ceux qui m'avaient déjà vu retourneraient incessamment chez eux, et n'approcheraient point, sans une permission particulière, du lieu de mon séjour. Par cet ordre, les commis des secrétaires d'État gagnèrent des sommes très-considérables.

Cependant l'empereur tint plusieurs conseils pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre à mon égard. J'ai su depuis par un ami particulier, personnage de qualité, aussi avant que personne dans les secrets d'État, que la cour avait été fort embarrassée. On craignait que je ne vinsse à briser mes chaînes et me mettre en liberté; on disait que ma nourriture, causant une dépense excessive, était capable de produire une disette de vivres; on opinait quelquefois à me faire mourir de faim, ou à me percer de flèches empoisonnées; mais on fit réflexion que l'infection d'un corps tel que le mien pourrait produire la peste dans la capitale et dans tout le royaume. Pendant qu'on délibérait, plusieurs officiers de

l'armée se rendirent à la porte de la grand'chambre où le conseil impérial était assemblé, et deux d'entre eux, ayant été introduits, rendirent compte de ma conduite à l'égard des six criminels dont j'ai parlé, ce qui fit une impression si favorable sur l'esprit de Sa Majesté et de tout le conseil, qu'une commission impériale fut aussitôt expédiée pour obliger tous les villages, à quatre cent cinquante toises aux environs de la ville, de livrer tous les matins six bœufs, quarante moutons et d'autres vivres pour ma nourriture, avec une quantité proportionnée de pain et de vin, et d'autres boissons. Pour le payement de ces vivres, Sa Majesté donna des assignations sur son trésor. Ce prince n'a d'autres revenus que ceux de son domaine, et ce n'est que dans des occasions importantes qu'il lève des impôts sur ses sujets, qui sont obligés de le suivre à la guerre à leurs dépens. On nomma six cents personnes pour me servir, qui furent pourvues d'appointements pour leur dépense de bouche et de tentes construites très-commodément de chaque côté de ma porte.

Il fut aussi ordonné que trois cents tailleurs me feraient un habit à la mode du pays; que six

hommes de lettres, des plus savants de l'empire, seraient chargés de m'apprendre la langue, et, enfin, que les chevaux de l'empereur et ceux de la noblesse, et des compagnies des gardes feraient souvent l'exercice devant moi, pour les accoutumer à ma figure. Tous ces ordres furent ponctuellement exécutés. Je fis de grands progrès dans la connaissance de la langue de Lilliput. Pendant ce temps-là, l'empereur m'honora de visites fréquentes, et même voulut bien aider mes maîtres de langue à m'instruire.

Nous commençâmes à nouer une espèce de conversation, et les premiers mots que j'appris furent pour lui faire savoir l'envie que j'avais qu'il voulût bien me rendre ma liberté; ce que je lui répétais tous les jours à genoux. Sa réponse fut comme je devais le craindre, qu'il fallait attendre encore un peu de temps, que c'était une affaire sur laquelle il ne pouvait se déterminer sans l'avis de son conseil, et que, premièrement, il fallait que je promisse par serment l'observation d'une paix inviolable avec lui et avec ses sujets; qu'en attendant, je serais traité avec toute l'honnêteté possible. Il me conseilla de gagner, par ma patience et ma

bonne conduite, son estime et celle de ses peuples. Il m'avertit de ne lui savoir point mauvais gré s'il donnait ordre à certains officiers de me visiter, parce que, vraisemblablement, je pourrais porter sur moi plusieurs armes dangereuses et préjudiciables à la sûreté de ses États, si elles étaient proportionnées à la taille d'une aussi prodigieuse créature. Je répondis que Sa Majesté serait satisfaite, car j'étais prêt à me dépouiller de mon habit et à vider toutes mes poches en sa présence; je le lui expliquai moitié en paroles, moitié par signes. Il me repartit que, d'après les lois de l'empire, il fallait que je fusse visité par deux commissaires; qu'il savait bien que cela ne pouvait se faire sans mon consentement; mais qu'il avait si bonne opinion de ma générosité et de ma droiture, qu'il confierait sans crainte leurs personnes entre mes mains; que tout ce qu'on m'ôterait me serait rendu fidèlement quand je quitterais le pays, ou que j'en serais remboursé selon l'évaluation que j'en ferais moi-même.

Lorsque les deux commissaires vinrent pour me fouiller, je pris ces messieurs dans mes mains. Je les mis d'abord dans les poches de mon jus-

taucorps, et ensuite dans toutes mes autres poches, excepté mes deux goussets, et une autre poche secrète que je ne me souciais pas de leur montrer; elles contenaient quelques objets nécessaires pour môi et indifférents pour les autres. Dans l'une était une montre en argent, dans l'autre une certaine quantité d'or que contenait une bourse.

Ces officiers du prince, ayant sur eux des plumes, de l'encre et du papier, firent un inventaire très-exact de tout ce qu'ils virent; et, quand ils eurent achevé, ils me prièrent de les mettre à terre, afin qu'ils pussent rendre compte de leur visite à l'empereur.

J'ai plus tard traduit en anglais cet inventaire, qui était conçu dans les termes suivants :

« Premièrement, dans la poche droite du justaucorps du *grand homme Montagne* (c'est ainsi que je rends ces mots, *Quinbus Flestrin*), après une visite exacte, nous n'avons trouvé qu'un morceau de toile grossière, assez grand pour servir de tapis de pied dans la principale chambre de parade de Votre Majesté. Dans la poche gauche, nous avons trouvé un grand coffre d'ar-

gent avec un couvercle du même métal, que nous, commissaires, n'avons pu lever. Nous avons prié ledit *homme Montagne* de l'ouvrir, et, l'un de nous étant entré dedans, a eu de la poussière jusqu'aux genoux ; des fragments de cette poussière ont volé jusqu'à nos visages, dont nous avons tous deux éternué pendant plusieurs heures. Dans la poche droite de sa veste, nous avons trouvé un paquet prodigieux de substances blanches et minces, pliées l'une sur l'autre, environ de la grosseur de trois hommes, attachées d'un câble bien fort, et marquées de grandes figures noires, lesquelles nous avons humblement pensé être des écritures; chaque lettre étant large à peu près comme la moitié de la paume de nos mains. Dans la poche gauche, il y avait une grande machine plate armée de vingt dents très-longues qui ressemblent aux palissades qui sont dans la cour de Votre Majesté, nous pensons que l'*homme Montagne* s'en sert pour se peigner; nous n'avons pas voulu l'embarrasser de nos questions, à cause de la difficulté qu'il éprouve à s'exprimer. Dans la grande poche du côté droit de son *couvre-milieu* (c'est ainsi que je traduis le mot de *ranfulo*, par lequel on

voulait entendre ma culotte), nous avons vu un grand pilier de fer creux, environ de la grandeur d'un homme, attaché à une grosse pièce de bois, plus large que le pilier; d'un côté du pilier il y avait d'autres pièces de fer en relief, de formes singulières; nous n'avons su ce que c'était; dans la poche gauche il y avait encore une machine de la même espèce. Dans la plus petite poche du côté droit, il y avait plusieurs pièces rondes et plates, de métal rouge et blanc, et d'une grosseur différente; quelques-unes des pièces blanches qui nous ont paru être d'argent, étaient si larges et si pesantes, que mon confrère et moi nous avons eu de la peine à les lever. Dans la petite poche de gauche étaient deux piliers noirs d'une forme irrégulière; comme nous étions au fond de la poche, nous avons eu beaucoup de peine à monter jusqu'au sommet. Un d'eux était couvert et semblait ne former qu'une seule pièce, mais à l'extrémité supérieure de l'autre était une substance blanche, ayant à peu près deux fois la largeur de notre tête. Dans chacun d'eux était enfermée une prodigieuse pièce d'acier. Nous l'avons, par votre ordre, obligé de nous les montrer, car nous craignions que ce ne fussent des

engins très-dangereux. Il les a ôtées de leurs boîtes, et nous a dit que, dans son pays, l'un de ces instruments servait à se raser, l'autre à couper ce qu'on mangeait. Il y avait deux autres petites poches dans lesquelles nous n'avons pas pu entrer; il les appelait goussets. C'étaient deux ouvertures coupées dans le haut de son *couvre-milieu*, mais fort serrées par son ventre, qui les pressait. Hors du gousset droit pendait une grande chaîne d'argent, avec une machine très-merveilleuse au bout. Nous lui avons commandé de tirer hors du gousset tout ce qui tenait à cette chaîne; cela paraissait être un globe dont la moitié était d'argent, et l'autre était d'un métal transparent. Sur le côté transparent, nous avons vu certaines figures étranges tracées dans un cercle; nous avons cru que nous pourrions les toucher, mais nos doigts ont été arrêtés par une substance lumineuse. Nous avons appliqué cette machine à nos oreilles; elle faisait un bruit continuel, à peu près comme celui d'un moulin à eau, et nous avons conjecturé que c'est ou quelque animal inconnu ou la divinité qu'il adore; mais nous penchons plus du côté de la dernière opinion, parce qu'il nous a assuré (si nous l'avons

bien entendu, car il s'exprimait fort imparfaitement) qu'il faisait rarement une chose sans l'avoir consultée; il l'appelait son oracle, et disait qu'elle désignait le temps pour chaque action de sa vie. Du gousset gauche il tira un filet presque assez large pour servir à un pêcheur, mais qui s'ouvrait et se refermait; nous avons trouvé au dedans plusieurs pièces massives d'un métal jaune; si c'est du véritable or, il faut qu'elles soient d'une valeur inestimable.

« Ayant ainsi, par obéissance aux ordres de Votre Majesté, fouillé exactement toutes ses poches, nous avons observé autour de son corps une ceinture, faite de la peau de quelque animal prodigieux, à laquelle, du côté gauche, pendait une épée de la longueur de six hommes, et, du côté droit, une bourse ou poche partagée en deux cellules, chacune étant capable de tenir trois sujets de Votre Majesté. Dans une de ces cellules, il y avait plusieurs globes ou balles d'un autre métal très-pesant, environ de la grosseur de notre tête, et qui exigeait une main très-forte pour les lever; l'autre cellule contenait un amas de certaines graines noires, mais peu

grosses et assez légères, car nous en pouvions tenir plus de cinquante dans la paume de nos mains.

« Tel est l'inventaire exact de tout ce que nous avons trouvé sur le corps de l'*homme Montagne*, qui nous a reçus avec beaucoup d'honnêteté et avec des égards conformes à la commission de Votre Majesté.

« Signé et scellé le quatrième jour de la lune quatre-vingt-neuvième du règne très-heureux de Votre Majesté.

« FLISSEN FRELOCK, MARSI FRELOCK. »

Quand cet inventaire eut été lu en présence de l'empereur, il m'ordonna, en des termes honnêtes, de lui livrer toutes ces choses en particulier. D'abord il demanda mon sabre : il avait donné ordre à trois mille hommes de ses meilleures troupes, qui l'accompagnaient, de l'environner à quelque distance avec leurs arcs et leurs flèches; mais je ne m'en aperçus pas dans le moment, parce que mes yeux étaient fixés sur Sa Majesté. Il me pria donc de tirer mon sabre, qui, quoiqu'un peu rouillé par l'eau de

la mer, était néanmoins assez brillant. Je le fis, et tout aussitôt les troupes jetèrent de grands cris. Il m'ordonna de le remettre dans le fourreau, et de le jeter à terre aussi doucement que je pourrais, environ à six pieds de distance de ma chaîne. La seconde chose qu'il me demanda fut un de ces piliers creux de fer, par lesquels il entendait mes pistolets de poche ; je les lui présentai, et, par son ordre, je lui en expliquai l'usage comme je pus, et ne les chargeai que de poudre. Ma boîte à poudre était restée si bien fermée que celle-ci avait échappé à l'humidité de la mer, inconvénient contre lequel les marins prudents se garantissent avec un soin tout spécial. J'avertis l'empereur de n'être point effrayé, et puis je tirai en l'air. L'étonnement, à cette occasion, fut plus grand qu'à la vue de mon sabre ; ils tombèrent tous à la renverse comme s'ils eussent été frappés du tonnerre ; et même l'empereur, qui était très-brave, ne put revenir à lui-même qu'après quelque temps. Je remis mes deux pistolets de la même manière que mon sabre, avec mes sacs de plomb et de poudre, l'avertissant de ne pas approcher le sac de poudre du feu, s'il ne voulait voir son palais impé-

rial sauter en l'air, ce qui le surprit beaucoup. Je lui remis aussi ma montre, qu'il fut fort curieux de voir, et il commanda à deux de ses gardes les plus grands de la porter sur leurs épaules, suspendue à un grand bâton, comme les charretiers de brasseurs portent un baril de bière en Angleterre. Il était étonné du bruit continuel qu'elle faisait, et du mouvement de l'aiguille qui marquait les minutes; il pouvait aisément le suivre des yeux, la vue de ces peuples étant bien plus perçante que la nôtre. Il demanda sur ce sujet le sentiment de ses docteurs, qui furent très-partagés, comme le lecteur peut bien s'imaginer, sans que j'aie besoin de répéter leur raisonnement; d'ailleurs, je ne les ai pas parfaitement compris.

Ensuite je livrai mes pièces d'argent et de cuivre, ma bourse, avec neuf grosses pièces d'or et quelques-unes plus petites, mon peigne, ma tabatière d'argent, mon mouchoir et mon journal. Mon sabre, mes pistolets de poche, et mes sacs de poudre et de plomb, furent transportés à l'arsenal de Sa Majesté; mais tout le reste fut laissé chez moi.

J'avais une poche, en particulier, qui ne fut

point visitée, dans laquelle il y avait une paire de lunettes, dont je me sers quelquefois à cause de la faiblesse de mes yeux, un télescope, avec plusieurs autres bagatelles que je crus de nulle conséquence pour l'empereur, et que, pour cette raison, je ne découvris point aux commissaires, appréhendant qu'elles ne fussent gâtées ou perdues si je venais à m'en dessaisir.



6



CHAPITRE III.

L'auteur divertit l'empereur et les grands de l'un et de l'autre sexe d'une manière fort extraordinaire. — Description des divertissements de la cour de Lilliput. — L'auteur est mis en liberté à certaines conditions.



MA douceur et mes bonnes manières avaient si fort charmé l'empereur et sa cour, et même l'armée et le peuple en général, que je commençai à concevoir l'espérance de regagner bientôt ma liberté. J'eus recours à tous les moyens de cultiver ces favorables dispositions. Les habitants devinrent, par degrés, moins sensibles au danger de s'approcher de moi. Quelquefois je me couchais par terre, et j'en faisais danser cinq ou six sur ma main ; enfin, les garçons et les filles s'aventurèrent jusqu'à jouer à cache-cache dans



LE SAUT DU BÂTON À LA COUR DE LILLIPUT.

ma chevelure; je fis en même temps de grands progrès pour comprendre et parler leur langage. L'empereur voulut un jour me donner le divertissement de quelque spectacle, en quoi ces peuples surpassent toutes les nations que j'ai vues, soit pour l'adresse, soit pour la magnificence : mais rien ne me divertit davantage que lorsque je vis des danseurs de corde voltiger sur un fil blanc bien mince, long de deux pieds onze pouces.

Ceux qui pratiquent cet exercice sont les personnes qui aspirent aux grands emplois et souhaitent de devenir les favoris de la cour; ils sont pour cela formés, dès leur jeunesse, à ce noble exercice, qui convient surtout aux personnes de haute naissance. Quand une grande charge est vacante, soit par la mort de celui qui en était revêtu, soit par sa disgrâce (ce qui arrive très-souvent), cinq ou six prétendants à la charge présentent une requête à l'empereur pour avoir la permission de divertir Sa Majesté et sa cour d'une danse sur la corde, et celui qui saute le plus haut sans tomber obtient la charge. Il arrive très-souvent qu'on ordonne aux grands magistrats de danser aussi sur la corde, pour mon-

trer leur habileté et pour faire connaître à l'empereur qu'ils n'ont pas perdu leur talent. *Flimnap*, grand trésorier de l'empire, passe pour avoir l'adresse de faire une cabriole sur la corde au moins un pouce plus haut qu'aucun autre seigneur de l'empire; je l'ai vu plusieurs fois faire le saut périlleux (que nous appelons le *somerset*) sur une petite planche de bois attachée à la corde, qui n'est pas plus grosse qu'une ficelle ordinaire.

Ces divertissements causent souvent des accidents funestes, dont la plupart sont enregistrés dans les archives impériales. J'ai vu moi-même deux ou trois prétendants s'estropier; mais le péril est beaucoup plus grand quand les ministres eux-mêmes reçoivent ordre de signaler leur adresse; car, en faisant des efforts extraordinaires pour se surpasser eux-mêmes et pour l'emporter sur les autres, ils font presque toujours des chutes dangereuses.

On m'assura qu'un an avant mon arrivée, Flimnap se serait infailliblement cassé la tête en tombant, si un des coussins du roi ne l'eût préservé (2).

Il y a un autre divertissement qui n'est que

pour l'empereur, l'impératrice et pour le premier ministre. L'empereur met sur une table trois fils de soie très-déliés, longs de six pouces; l'un est cramoisi, le second jaune et le troisième blanc. Ces fils sont proposés comme des prix à ceux que l'empereur veut distinguer par une marque singulière de sa faveur. La cérémonie est faite dans la grand'chambre d'audience de Sa Majesté, où les concurrents sont obligés de donner une preuve de leur habileté, telle que je n'ai rien vu de semblable dans aucun autre pays de l'ancien ou du nouveau monde.

L'empereur tient un bâton, les deux bouts parallèles à l'horizon, tandis que les concurrents, s'avançant successivement, sautent pardessus le bâton. Quelquefois l'empereur tient un bout et son premier ministre tient l'autre; quelquefois le ministre le tient tout seul. Celui qui réussit le mieux et montre le plus d'agilité et de souplesse en sautant est récompensé de la soie cramoisie; la jaune est donnée au second, et la blanche au troisième. Ces fils, dont ils font des baudriers, leur servent dans la suite d'ornement, et, les distinguant du vulgaire, leur inspirent une noble fierté, et l'on voit à la cour

bien peu de grands personnages qui ne soient ornés d'une de ces décorations.

Les chevaux de l'armée et ceux des écuries royales, ayant été souvent conduits devant moi, n'étaient plus effrayés et venaient jusqu'à mes pieds sans se cabrer. Les cavaliers leur faisaient franchir ma jambe quand elle reposait par terre, et un des écuyers du roi, en partant d'un peu loin, franchit mon pied, soulier et tout, ce qui était un saut vraiment prodigieux. J'eus la bonne fortune de divertir un jour l'empereur par un spectacle extraordinaire. Je lui demandai de me procurer plusieurs bâtons de deux pieds de haut, et de l'épaisseur d'une canne ordinaire. Sa Majesté ordonna à l'intendant des forêts de me les fournir, et le lendemain matin six bûcherons arrivèrent avec autant de voitures traînées chacune par huit chevaux. Je pris neuf de ces bâtons et les assujettis solidement en terre, de façon à former un carré de deux pieds et demi; j'en disposai quatre autres de chaque côté en ligne parallèle, environ à deux pieds du sol, et j'attachai mon mouchoir sur les neuf bâtons qui étaient debout, de façon à le rendre aussi tendu que la peau d'un tambour; les quatre bâtons

parallèles, s'élevant de cinq pouces environ au-dessus du mouchoir, formaient de chaque côté autant de garde-fous. Quand j'eus achevé mon travail, je priai l'empereur de choisir dans ses meilleures troupes vingt-quatre cavaliers qui viendraient s'exercer sur cette plate-forme. Sa Majesté approuva mon plan, et je pris dans la main les soldats l'un après l'autre, tout montés et armés, avec leurs officiers pour les faire manœuvrer. Aussitôt qu'ils se furent placés régulièrement, ils se divisèrent en deux troupes, firent de brillantes escarmouches, déchargèrent leurs arcs, tirèrent leurs épées, attaquèrent, reculèrent, bref déployèrent la meilleure discipline que j'aie jamais vue. Les bâtons parallèles empêchaient les hommes et les chevaux de tomber sur le sol; et l'empereur fut si charmé qu'il fit répéter ces jeux pendant plusieurs jours. Il voulut même une fois y figurer et prendre le commandement des troupes; enfin, il décida, quoiqu'avec beaucoup de peine, l'impératrice elle-même à me permettre de la soulever dans son fauteuil à deux pieds du sol, pour qu'elle pût pleinement jouir de tout le spectacle. Je fus assez heureux pour que tous ces jeux n'entraî-

nassent aucun accident; une fois seulement un cheval fougueux, qui appartenait à un des capitaines, en frappant de son sabot, fit un trou à mon mouchoir, et, son pied passant au travers, il tomba avec son cavalier; mais je vins aussitôt à leur secours, et, couvrant le trou d'une main, de l'autre je fis descendre les troupes comme je les avais fait monter. Le cheval qui était tombé se démit l'épaule gauche, mais le cavalier ne fut pas blessé, et je réparai mon mouchoir du mieux que je pus. Cependant je ne voulus plus me fier à sa solidité pour une aussi dangereuse entreprise.

Environ trois ou quatre jours avant ma mise en liberté, pendant que j'amusais la cour de ce divertissement, arrivait un exprès pour avertir Sa Majesté que quelques-uns de ses sujets, se promenant à cheval près de l'endroit où j'avais été trouvé, avaient aperçu couché sur le sol un gros objet noir d'une forme extraordinaire, entouré d'un rebord aussi étendu que la chambre à coucher de Sa Majesté, et s'élevant par le milieu à la hauteur d'un homme. Ce n'était point une créature vivante, comme ils l'avaient craint d'abord, puisqu'il reposait à terre sans mou-

vement; quelques-uns d'entre eux en avaient plusieurs fois fait le tour, et, en montant sur les épaules les uns des autres, ils avaient grimpé jusque sur le sommet, qui était mou, et même creux, comme ils s'en étaient assurés en le frappant du pied. Ils supposaient humblement que c'était quelque objet appartenant à l'*homme Montagne*, et si Sa Majesté le désirait, il suffirait de cinq chevaux pour l'amener. Je compris aussitôt de quoi il s'agissait, et fus bien heureux de recevoir cette nouvelle. Sans doute, quand, après mon naufrage, je touchai terre pour la première fois, j'étais si troublé qu'avant d'arriver à l'endroit où je m'étais endormi, je laissai tomber mon chapeau, que j'avais, au moment de me jeter à la nage, assujetti sur ma tête par un cordon, et que j'avais conservé tout le temps que j'avais nagé. Le cordon s'était, à ce que j'imagine, rompu par suite d'un accident dont je ne m'étais pas aperçu, et je crus l'avoir perdu dans la mer. Je priai Sa Majesté de donner des ordres pour qu'il me fût apporté le plus tôt possible, et je lui en expliquai l'usage. Le lendemain arrivèrent les chariots qui l'apportaient, mais en assez mauvais état: on avait percé deux

trous dans les bords, environ à un pouce et demi de l'extrémité, pour y fixer deux crampons ; ces deux crampons étaient attachés par une longue corde aux harnais des chevaux qui avaient ainsi remorqué mon chapeau, environ l'espace d'un demi-mille anglais ; mais le sol étant dans ce pays extrêmement mou et uni, mon chapeau souffrit moins que je ne m'y serais attendu.

L'empereur, ayant un jour donné ordre à une partie de son armée, logée dans sa capitale et aux environs, de se tenir prête, voulut se réjouir d'une façon très-singulière. Il m'ordonna de me tenir debout comme un colosse, mes deux pieds aussi éloignés l'un de l'autre que je les pourrais étendre commodément ; ensuite il commanda à son général, vieux capitaine fort expérimenté, de ranger les troupes en ordre de bataille et de les faire passer en revue entre mes deux jambes, l'infanterie par vingt-quatre de front, et la cavalerie par seize, tambours battants, enseignes déployées et piques hautes. Ce corps était composé de trois mille hommes d'infanterie et de mille de cavalerie. Sa Majesté prescrivit, sous peine de mort, à tous les soldats, d'observer dans la marche la bienséance la plus exacte à l'égard de

ma personne, ce qui néanmoins n'empêcha pas quelques-uns des jeunes officiers de lever en haut les yeux en passant au-dessous de moi. Et, pour confesser la vérité, ma culotte était alors dans un si mauvais état, qu'elle leur donna occasion d'éclater de rire.

J'avais présenté ou envoyé tant de mémoires ou de requêtes pour ma liberté que Sa Majesté, à la fin, proposa l'affaire premièrement au conseil des dépêches, et puis au Conseil d'État, où il n'y eut d'opposition que de la part du ministre *Skyresh Bolgolam*, qui jugea à propos, sans aucun sujet, de se déclarer contre moi ; mais tout le reste du conseil me fut favorable, et l'empereur appuya leur avis. Ce ministre, qui était *galbet*, c'est-à-dire grand amiral, avait mérité la confiance de son maître par son habileté dans les affaires ; mais il était d'un esprit aigre et fantasque (3). Il obtint que les articles touchant les conditions auxquelles je devais être mis en liberté seraient dressés par lui-même. Ces articles me furent apportés par Skyresh Bolgolam en personne, accompagné de deux sous-secrétaires et de plusieurs gens de distinction. On me dit d'en promettre l'observation par serment, prêté d'a-

bord à la façon de mon pays, et ensuite à la manière ordonnée par leurs lois, qui fut de tenir l'orteil de mon pied droit dans ma main gauche, de mettre le doigt du milieu de ma main droite sur le haut de ma tête, et le pouce sur la pointe de mon oreille droite. Mais, comme le lecteur peut être curieux de connaître le style de cette cour et de savoir les articles préliminaires de ma délivrance, j'ai fait une traduction de l'acte entier, mot pour mot :

« GOLBASTO MOHAREN EULAMÉ GURDILO SHEFIN MULLY ULLY GUÉ, Très-puissant empereur de Lilliput, les délices et la terreur de l'univers, dont les États s'étendent à cinq mille *blustrugs* (c'est-à-dire environ six lieues en circuit) aux extrémités du globe, souverain de tous les souverains, plus haut que les fils des hommes, dont les pieds pressent la terre jusqu'au centre, dont la tête touche le soleil, dont un clin d'œil fait trembler les genoux des potentats, aimable comme le printemps, agréable comme l'été, abondant comme l'automne, terrible comme l'hiver ; à tous nos sujets amés et féaux, salut. Sa Très-Haute Majesté propose à l'*homme Montagne* les articles suivants, lesquels, pour préli-

minaire, il sera obligé de ratifier par un serment solennel :

« I. L'*homme Montagne* ne sortira point de nos vastes États sans notre permission scellée du grand sceau.

« II. Il ne prendra point la liberté d'entrer dans notre capitale sans notre ordre exprès, afin que les habitants soient avertis deux heures auparavant de se tenir enfermés chez eux.

« III. Ledit *homme Montagne* bornera ses promenades à nos principaux grands chemins, et se gardera de se promener ou de se coucher dans un pré ou pièce de blé.

« IV. En se promenant par lesdits chemins, il prendra tout le soin possible de ne fouler aux pieds les corps d'aucun de nos fidèles sujets, ni de leurs chevaux ou voitures; il ne prendra aucun de nosdits sujets dans ses mains, si ce n'est de leur consentement.

« V. S'il est nécessaire qu'un courrier du cabinet fasse quelque course extraordinaire, l'*homme Montagne* sera obligé de porter dans

sa poche ledit courrier durant six journées, une fois toutes les lunes, et de remettre ledit courrier (s'il en est requis) sain et sauf en notre présence impériale.

« VI. Il sera notre allié contre nos ennemis de l'île de Blefuscu, et fera tout son possible pour faire périr la flotte qu'ils arment actuellement pour faire une descente sur nos terres (4).

« VII. Ledit *homme Montagne*, à ses heures de loisir, prêtera son concours à nos ouvriers, en les aidant à élever certaines grosses pierres, pour achever les murailles de notre grand parc et de nos bâtiments impériaux.

« VIII. Après avoir fait le serment solennel d'observer les articles ci-dessus énoncés, ledit *homme Montagne* aura une provision journalière de viande et de boisson suffisante à la nourriture de dix-huit cent soixante et quatorze de nos sujets, avec un accès libre auprès de notre personne impériale, et autres marques de notre faveur. Donné en notre palais, à *Belsaborac,* le douzième jour de la quatre-vingt-onzième lune de notre règne. »

Je prêtai le serment et signai tous ces articles avec une grande joie, quoique quelques-uns ne fussent pas aussi honorables que je l'eusse souhaité, ce qui fut l'effet de la malice du grand amiral Skyresh Bolgolam. On m'ôta mes chaînes, et je fus mis en liberté. L'empereur me fit l'honneur de se rendre en personne et d'être présent à la cérémonie de ma délivrance. Je rendis de très-humbles actions de grâces à Sa Majesté, en me prosternant à ses pieds; mais il me commanda de me lever, et cela dans les termes les plus obligeants.

Le lecteur a pu observer que, dans le dernier article de l'acte de ma délivrance, l'empereur était convenu de me donner une quantité de viande et de boisson qui pût suffire à la subsistance de dix-huit cent soixante et quatorze Lilliputiens. Quelque temps après, comme je demandais à un courtisan, mon ami particulier, pourquoi on s'était déterminé à cette quantité, il me répondit que les mathématiciens de Sa Majesté ayant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de cercle, supputé sa grosseur, et le trouvant, par rapport au leur, comme dix-huit cent soixante et quatorze sont à un, ils avaient

conclu que je devais avoir un appétit dix-huit cent soixante et quatorze fois plus grand que le leur, d'où le lecteur peut juger de l'esprit admirable de ce peuple, et de l'économie sage, exacte et clairvoyante de son empereur.





CHAPITRE IV.

Description de Mikdendo, capitale de Lilliput, et du palais de l'empereur. — Conversation entre l'auteur et un secrétaire d'État, touchant les affaires de l'empire. — Offres que l'auteur fait de servir l'empereur dans ses guerres.

A première requête que je présentai, après avoir obtenu ma liberté, fut pour avoir la permission de voir Mildendo, capitale de l'empire, ce que l'empereur m'accorda, mais en me recommandant de ne faire aucun mal aux habitants, ni aucun tort à leurs maisons. Le peuple en fut averti par une proclamation qui annonçait le dessein que j'avais de visiter la ville. La muraille qui l'environnait était haute de deux pieds et demi, et épaisse au moins de onze pouces, en sorte qu'un carrosse pouvait aller au-dessus et faire le tour de la

8

ville en sûreté ; elle était flanquée de fortes tours à dix pieds de distance l'une de l'autre. Je passai par-dessus la porte occidentale, et je marchai très-lentement et de côté par les deux principales rues, n'ayant qu'un pourpoint, de peur d'endommager les toits et les gouttières des maisons par les pans de mon justaucorps. J'allais avec une extrême circonspection, pour me garder de fouler aux pieds quelques gens qui étaient restés dans les rues, nonobstant les ordres précis signifiés à tout le monde de se tenir chez soi, sans sortir aucunement durant ma marche. Les balcons, les fenêtres des premier, deuxième, troisième et quatrième étages, celles des greniers ou galetas, et les gouttières même, étaient remplis d'une si grande foule de spectateurs que je jugeai que la ville devait être considérablement peuplée. Cette ville forme un carré exact, chaque côté de la muraille ayant cinq cents pieds de long. Les deux grandes rues qui se croisent, et la partagent en quatre quartiers égaux, ont cinq pieds de large ; les petites rues, dans lesquelles je ne pus entrer, ont de largeur depuis douze jusqu'à dix-huit pouces. La ville est capable de contenir cinq cent mille

âmes. Les maisons sont de trois ou quatre étages. Les boutiques et les marchés sont bien fournis.

Le palais de l'empereur, situé dans le centre de la ville, où les deux grandes rues se rencontrent, est entouré d'une muraille haute de vingt-trois pouces, et à vingt pieds de distance des bâtiments. Sa Majesté m'avait permis d'enjamber par-dessus cette muraille, pour voir son palais de tous les côtés. La cour extérieure est un carré de quarante pieds et comprend deux autres cours. C'est dans la plus intérieure que sont les appartements de Sa Majesté, que j'avais un grand désir de voir, ce qui était pourtant bien difficile, car les plus grandes portes n'étaiént que de dix-huit pouces de haut et de sept pouces de large. De plus, les bâtiments de la cour extérieure étaient au moins hauts de cinq pieds, et il m'était impossible d'enjamber pardessus sans courir risque de briser les ardoises des toits ; car, pour les murailles, elles étaient solidement bâties de pierres de taille épaisses de quatre pouces. L'empereur avait néanmoins grande envie que je visse la magnificence de son palais ; mais je ne fus en état de le faire qu'au bout de trois jours, lorsque j'eus coupé avec

mon couteau quelques arbres des plus grands du parc impérial, éloigné de la ville d'environ cinquante toises. De ces arbres je fis deux tabourets, chacun de trois pieds de haut, et assez forts pour soutenir le poids de mon corps. Le peuple ayant donc été averti pour la seconde fois, je passai encore au travers de la ville, et m'avançai vers le palais tenant mes deux tabourets à la main. Quand je fus arrivé à un côté de la cour extérieure, je montai sur un de mes tabourets et pris l'autre à ma main. Je fis passer celui-ci pardessus le toit, et le descendis doucement à terre, dans l'espace qui était entre la première et la seconde cour, lequel avait huit pieds de large. Je passai ensuite très-commodément par-dessus les bâtiments par le moyen des deux tabourets, et, quand je fus en dedans, je tirai avec un crochet le tabouret qui était resté en dehors. Par cette invention, j'entrai jusque dans la cour la plus intérieure, où, me couchant sur le côté, j'appliquai mon visage à toutes les fenêtres du premier étage, qu'on avait exprès laissées ouvertes, et je vis les appartements les plus magnifiques qu'on puisse imaginer. Je vis l'impératrice et les jeunes princesses dans leurs chambres, en-

vironnées de leur suite. Sa Majesté Impériale voulut bien m'honorer d'un souris très-gracieux, et me donna par la fenêtre sa main à baiser.

Je ne ferai point ici le détail des curiosités renfermées dans ce palais; je les réserve pour un plus grand ouvrage, et qui est presque prêt à être mis sous presse, contenant une description générale de cet empire depuis sa première fondation, l'histoire de ses empereurs pendant une longue suite de siècles, des observations sur leurs guerres, leur politique, leurs lois, les lettres et la religion du pays, les plantes et animaux qui s'y trouvent, les mœurs et les coutumes des habitants, avec plusieurs autres matières prodigieusement curieuses et excessivement utiles. Mon but n'est à présent que de raconter ce qui m'arriva pendant un séjour d'environ neuf mois dans ce merveilleux empire.

Quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, *Keldresal*, secrétaire d'État pour le département des affaires particulières, se rendit chez moi, suivi d'un seul domestique. Il ordonna que son carrosse l'attendît à quelque distance, et me pria de lui donner un entretien d'une heure. Je lui offris de me coucher, afin qu'il pût être de

niveau à mon oreille ; mais il aima mieux que je le tinsse dans ma main pendant la conversation. Il commença par me faire des compliments sur ma liberté, et me dit qu'il pouvait se flatter d'y avoir un peu contribué. Puis il ajouta que, sans l'intérêt que la cour y avait, je ne l'eusse pas sitôt obtenue : « car, dit-il, quelque florissant que paraisse notre État aux étrangers, nous avons deux grands fléaux à combattre : une faction puissante au dedans, et au dehors l'invasion dont nous sommes menacés par un ennemi formidable. A l'égard du premier, il faut que vous sachiez que, depuis plus de soixante et dix lunes, il y a eu deux partis opposés dans cet empire, sous les noms de *Tramecksan* et *Slamecksan,* termes empruntés des *hauts* et *bas talons* de leurs souliers, par lesquels ils se distinguent (5). On prétend, il est vrai, que les *hauts talons* sont les plus conformes à notre ancienne constitution; mais, quoi qu'il en soit, Sa Majesté a résolu de ne se servir que des *bas talons* dans l'administration du gouvernement et dans toutes les charges qui sont à la disposition de la couronne. Vous pouvez même remarquer que les talons de Sa Majesté Impériale sont plus bas au moins

d'un *drurr* que ceux d'aucun de sa cour. (Le *drurr* est environ la quatorzième partie d'un pouce.) La haine des deux partis, continua-t-il, est à un tel degré qu'ils ne mangent ni ne boivent ensemble, et qu'ils ne se parlent point. Nous comptons que les *Tramecksans* ou *hauts talons* nous surpassent en nombre ; mais l'autorité est entre nos mains. Hélas ! nous appréhendons que Son Altesse Impériale, l'héritier apparent de la couronne, n'ait quelque penchant aux *hauts talons;* au moins nous pouvons facilement voir qu'un de ses talons est plus haut que l'autre, ce qui le fait un peu clocher dans sa démarche. Or, au milieu de ces dissensions intestines, nous sommes menacés d'une invasion de la part de l'île de Blefuscu, qui est l'autre grand empire de l'univers, presque aussi grand et aussi puissant que celui-ci; car, pour ce qui est de ce que nous avons entendu dire, qu'il y a d'autres empires, royaumes et États dans le monde, habités par des créatures humaines aussi grosses et aussi grandes que vous, nos philosophes en doutent beaucoup et aiment mieux conjecturer que vous êtes tombé de la lune ou d'une des étoiles, parce qu'il est certain qu'une

centaine de mortels de votre grosseur consommeraient dans peu de temps tous les fruits et tous les bestiaux des États de Sa Majesté. D'ailleurs nos historiens, depuis six mille lunes, ne font mention d'aucunes autres régions que les deux grands empires de Lilliput et de Blefuscu. Ces deux formidables puissances ont, comme j'allais vous dire, été engagées pendant trente-six lunes, dans une guerre très-opiniâtre, dont voici le sujet. Tout le monde convient que la manière primitive de casser les œufs avant que nous les mangions est de les casser au gros bout; mais l'aïeul de Sa Majesté régnante, pendant qu'il était enfant, sur le point de manger un œuf, eut le malheur de se couper un des doigts, sur quoi l'empereur son père donna un arrêt pour ordonner à tous ses sujets, sous de grièves peines, de casser leurs œufs par le petit bout. Le peuple fut si irrité de cette loi que nos historiens racontent qu'il y eut, à cette occasion, six révoltes, dans lesquelles un empereur perdit la vie et un autre la couronne (6). Ces dissensions intestines furent toujours fomentées par les souverains de Blefuscu, et, quand les soulèvements furent réprimés, les coupables se réfu-

gièrent dans cet empire. On suppute que onze mille hommes ont, à différentes époques, aimé mieux souffrir la mort que de se soumettre à la loi de casser leurs œufs par le petit bout. Plusieurs centaines de gros volumes ont été écrits et publiés sur cette matière ; mais les livres des *gros-boutiens* ont été défendus depuis longtemps, et tout leur parti a été déclaré, par les lois, incapable de posséder des charges. Pendant la suite continuelle de ces troubles, les empereurs de Blefuscu ont souvent fait des remontrances par leurs ambassadeurs, nous accusant de faire un crime en violant un précepte fondamental de notre grand prophète Dustrogg, dans le cinquante-quatrième chapitre du *Brundecral* (ce qui est leur Alcoran). Cependant cela a été jugé n'être qu'une interprétation du sens du texte, dont voici les mots : *Que tous les fidèles casseront leurs œufs au bout le plus commode*. On doit, à mon avis, laisser décider à la conscience de chacun quel est le bout le plus commode, ou, au moins, c'est à l'autorité du souverain magistrat d'en décider. Or, les *gros-boutiens* exilés ont trouvé tant de crédit dans la cour de l'empereur de Blefuscu, et tant de secours et

d'appui dans notre pays même, qu'une guerre très-sanglante a régné entre les deux empires pendant trente-six lunes à ce sujet, avec différents succès. Dans cette guerre, nous avons perdu 40 vaisseaux de ligne et un bien plus grand nombre de petits vaisseaux, avec 30,000 de nos meilleurs matelots et soldats ; l'on compte que la perte de l'ennemi n'est pas moins considérable. Quoi qu'il en soit, on arme à présent une flotte très-redoutable, et on se prépare à faire une descente sur nos côtes. Or, Sa Majesté impériale, mettant sa confiance en votre valeur, et ayant une haute idée de vos forces, m'a commandé de vous faire ce détail au sujet de ses affaires, afin de savoir quelles sont vos dispositions à son égard. »

Je répondis au secrétaire que je le priais d'assurer l'empereur de mes très-humbles respects, et de lui faire savoir que j'étais prêt à sacrifier ma vie pour défendre sa personne sacrée et son empire contre toutes les entreprises et invasions de ses ennemis. Il me quitta fort satisfait de ma réponse.



LA COUR DE LILLIPUT ASSISTE À LA PRISE DE LA FLOTTE DE BLEFUSCU PAR GULLIVER.



CHAPITRE V.

L'auteur, par un stratagème très-extraordinaire, s'oppose à une descente des ennemis. — L'empereur lui confère un grand titre d'honneur. — Des ambassadeurs arrivent de la part de l'empereur de Blefuscu pour demander la paix. — Le feu prend à l'appartement de l'impératrice. — L'auteur contribue beaucoup à éteindre l'incendie.

'EMPIRE de Blefuscu est un île située au nord-nord-est de Lilliput, dont elle n'est séparée que par un canal qui a quatre cents toises de large. Je ne l'avais pas encore vu ; et, sur l'avis d'une descente projetée, je me gardai bien de paraître de ce côté-là, de peur d'être découvert par quelques-uns des vaisseaux de l'ennemi.

Je fis part à l'empereur d'un projet que j'avais formé depuis peu pour me rendre maître de

toute la flotte des ennemis, qui, selon le rapport de ceux que nous envoyions à la découverte, était dans le port, prête à mettre à la voile au premier vent favorable. Je consultai les plus expérimentés dans la marine pour apprendre d'eux quelle était la profondeur du canal, et ils me dirent qu'au milieu, dans la plus haute marée, il était profond de soixante et dix *glumgluffs* (c'est-à-dire environ six pieds selon la mesure de l'Europe), et le reste de cinquante *glumgluffs* au plus. Je m'en allai secrètement vers la côte nord-est, vis-à-vis de Blefuscu, et, me couchant derrière une colline, je tirai ma lunette et vis la flotte de l'ennemi composée de cinquante vaisseaux de guerre et d'un grand nombre de vaisseaux de transport. M'étant ensuite retiré, je donnai ordre de fabriquer une grande quantité de câbles, les plus forts qu'on pourrait, avec des barres de fer. Les câbles devaient être environ de la grosseur d'une double ficelle, et les barres de la longueur et de la grosseur d'une aiguille à tricoter. Je triplai le câble pour le rendre encore plus fort, et, pour la même raison, je tortillai ensemble trois des barres de fer, et attachai à chacune un crochet. Je retournai à la côte du

nord-est, et, mettant bas mon justaucorps, mes souliers et mes bas, j'entrai dans la mer. Je marchai d'abord dans l'eau avec toute la vitesse que je pus, et ensuite je nageai au milieu, environ quinze toises, jusqu'à ce que j'eusse trouvé pied. J'arrivai à la flotte en moins d'une demi-heure. Les ennemis furent si frappés à mon aspect, qu'ils sautèrent tous hors de leurs vaisseaux comme des grenouilles, et s'enfuirent à terre; ils paraissaient être au nombre d'environ trente mille hommes. Je pris alors mes câbles, et, attachant un crochet au trou de la proue de chaque vaisseau, je passai mes câbles dans les crochets. Pendant que je travaillais, l'ennemi fit une décharge de plusieurs milliers de flèches dont un grand nombre m'atteignirent au visage et aux mains, et qui, outre la douleur excessive qu'elles me causèrent, me troublèrent fort dans mon ouvrage. Ma plus grande appréhension était pour mes yeux, que j'aurais infailliblement perdus si je ne me fusse promptement avisé d'un expédient. J'avais dans un de mes goussets une paire de lunettes, que je tirai et attachai à mon nez aussi fortement que je pus. Armé de cette façon, comme d'une espèce de casque, je pour-

suivis mon travail en dépit de la grêle continuelle de flèches qui tombaient sur moi. Ayant placé tous les crochets, je commençai à tirer; mais ce fut inutilement : tous les vaisseaux étaient à l'ancre. Je coupai aussitôt avec mon couteau tous les câbles auquels étaient attachées les ancres, ce qu'ayant achevé en peu de temps, je tirai aisément cinquante des plus gros vaisseaux et les entraînai avec moi.

Les Blefuscudiens, qui n'avaient point d'idée de ce que je projetais, furent également surpris et confus : ils m'avaient vu couper les câbles et avaient cru que mon dessein n'était que de les laisser flotter au gré du vent et de la marée, et de les faire heurter l'un contre l'autre; mais quand ils me virent entraîner toute la flotte à la fois, ils jetèrent des cris de rage et de désespoir.

Ayant marché quelque temps, et me trouvant hors de la portée des traits, je m'arrêtai un peu pour tirer toutes les flèches qui s'étaient attachées à mon visage et à mes mains; puis, conduisant ma prise, je tâchai de me rendre au port impérial de Lilliput.

L'empereur, avec toute sa cour, était sur le

bord de la mer, attendant le succès de mon entreprise. Ils voyaient de loin avancer une flotte sous la forme d'un grand croissant; mais, comme j'étais dans l'eau jusqu'au cou, ils ne s'apercevaient pas que c'était moi qui la conduisais vers eux.

L'empereur crut donc que j'avais péri, et que la flotte ennemie s'approchait pour faire une descente; mais ses craintes furent bientôt dissipées, car, ayant pris pied, on me vit à la tête de tous les vaisseaux, et l'on m'entendit crier d'une voix forte : *Vive le très-puissant empereur de Lilliput!* Ce prince, à mon arrivée, me donna des louanges infinies, et, sur-le-champ, me créa *nardac*, qui est le plus haut titre d'honneur parmi eux.

Sa Majesté me pria de prendre des mesures pour amener dans ses ports tous les autres vaisseaux de l'ennemi. L'ambition de ce prince ne lui faisait prétendre rien moins que de se rendre maître de tout l'empire de Blefuscu, de le réduire en province de son empire, et de le faire gouverner par un vice-roi; de faire périr tous les exilés gros-boutiens et de contraindre tous ses peuples à casser les œufs par le petit bout, ce

qui l'aurait fait parvenir à la monarchie universelle. Je tâchai de le détourner de ce dessein par plusieurs raisonnements fondés sur la politique et sur la justice, et je protestai hautement que je ne serais jamais l'instrument dont il se servirait pour opprimer la liberté d'un peuple libre, noble et courageux. Quand on eut délibéré sur cette affaire dans le conseil, la plus saine partie fut de mon avis.

Cette déclaration ouverte et hardie était si opposée aux projets et à la politique de Sa Majesté impériale, qu'il était difficile qu'elle pût me le pardonner ; elle en parla d'une manière très-artificieuse dans le conseil, où quelques-uns des plus sages parurent, me fut-il dit, approuver mon avis, au moins par leur silence; mais d'autres, qui étaient mes ennemis secrets, s'en prévalurent pour me perdre, tant il est vrai que les services les plus importants rendus aux souverains sont bien peu de chose lorsqu'ils sont suivis du refus de servir aveuglément leurs passions !

Environ trois semaines après mon expédition éclatante, il arriva une ambassade solennelle de Blefuscu avec des propositions de paix. Le traité

fut bientôt conclu à des conditions très-avantageuses pour l'empereur. L'ambassade était composée de six seigneurs, avec une suite de cinq cents personnes, et l'on peut dire que leur entrée fut conforme à la grandeur de leur maître et à l'importance de leur négociation.

Après la conclusion du traité, pour lequel je leur fus très-utile, grâce à mon nouveau crédit, leurs excellences, étant averties secrètement des bons offices que j'avais rendus à leur nation par la manière dont j'avais parlé à l'empereur, me rendirent une visite en cérémonie. Ils commencèrent par me faire beaucoup de compliments sur ma valeur et sur ma générosité, et m'invitèrent, au nom de leur maître, à passer dans son royaume. Ils me demandèrent aussi de leur donner quelques preuves de cette force prodigieuse dont ils avaient entendu raconter tant de merveilles; c'est ce que je fis avec plaisir, mais je ne veux pas fatiguer le lecteur de ces détails. Après avoir entretenu quelque temps leurs excellences, à leur grande surprise et leur infinie satisfaction, je les priai de me faire l'honneur de présenter mes respects à Sa Majesté Blefuscudienne, dont les vertus éclatantes étaient répandues par tout

l'univers. Je promis de me rendre auprès de sa personne royale avant que de retourner dans mon pays.

Peu de jours après, je demandai à l'empereur la permission de faire mes compliments au grand roi de Blefuscu; il me répondit qu'il le voulait bien, mais d'un ton très-froid, comme je m'en aperçus, sans pouvoir en comprendre la raison, jusqu'à ce qu'on m'eut dit à l'oreille que Flimnap et Bolgolam avaient présenté mes rapports avec les ambassadeurs comme une marque de désaffection, sentiment qui, j'en suis sûr, n'avait jamais pénétré dans mon cœur. Ce fut la première fois que je commençai à me former une idée imparfaite des cours et des ministres.

Il faut remarquer que les ambassadeurs m'avaient parlé avec le secours d'un interprète. Les langues des deux empires sont très-différentes l'une de l'autre; chacune des deux nations vante l'antiquité, la beauté et la force de sa langue, et méprise l'autre. Cependant l'empereur, fier de l'avantage qu'il avait remporté sur les Blefuscudiens par la prise de leur flotte, obligea les ambassadeurs à présenter leurs lettres de créance et à faire leur harangue dans la

langue lilliputienne, et il faut avouer qu'à raison du trafic et du commerce qui est entre les deux royaumes, de la réception réciproque des exilés et de l'usage où sont les Lilliputiens d'envoyer leur jeune noblesse dans le Blefuscu, afin de s'y polir et d'y apprendre à connaître le monde, il y a très-peu de personnes de distinction dans l'empire de Lilliput, et encore moins de négociants ou de matelots dans les places maritimes qui ne parlent les deux langues. J'en eus la preuve quelques semaines après, quand j'allai présenter mes respects à l'empereur de Blefuscu ; et au milieu des infortunes que me suscita la malice de mes ennemis, ce fut pour moi un grand bonheur, comme je le raconterai quand il en sera temps.

Le lecteur peut se rappeler que lorsque je signai les articles du traité qui devait me rendre ma liberté, il y en avait qui me déplaisaient parce qu'ils m'obligeaient à des travaux trop serviles, et l'extrême nécessité avait seule pu m'y faire souscrire. Mais, étant à présent *nardac* du plus haut rang de l'empire, de pareils emplois furent jugés au-dessous de ma dignité, et l'empereur, je lui dois cette justice, ne me les

rappela jamais. Cependant j'eus peu de temps après l'occasion de rendre à Sa Majesté impériale un service très-signalé. Je fus un jour réveillé, sur le minuit, par les cris d'une foule de peuple assemblé à la porte de mon hôtel; j'entendis le mot *burgum* répété plusieurs fois. Quelques-uns de la cour de l'empereur, s'ouvrant un passage à travers la foule, me prièrent de venir incessamment au palais, où l'appartement de l'impératrice était en feu par la faute d'une de ses dames d'honneur, qui s'était endormie en lisant un roman blefuscudien. Je me levai à l'instant. Des ordres avaient été donnés pour que la route fut libre devant moi, et, comme il y avait un beau clair de lune, je réussis à parvenir jusqu'au palais sans fouler personne aux pieds. Je trouvai qu'on avait déjà appliqué des échelles aux murailles de l'appartement et qu'on était bien fourni de seaux; mais l'eau était assez éloignée. Ces seaux étaient environ de la grosseur d'un dé à coudre, et le pauvre peuple en fournissait avec toute la diligence qu'il pouvait; mais la flamme était si violente que l'on n'arrivait à rien. J'aurais pu étouffer l'incendie avec mon habit : par malheur, je

l'avais laissé chez moi, dans ma précipitation à sortir, et n'avais que ma jaquette de cuir. Le cas semblait désespéré, et un palais si magnifique aurait été infailliblement réduit en cendres, si, par une présence d'esprit peu ordinaire, je ne me fusse tout à coup avisé d'un expédient. Le soir précédent, j'avais bu en grande abondance d'un vin blanc appelé *glimigrim*, qui vient d'une province de Blefuscu et qui est très-diurétique. Je me mis donc à uriner en si grande abondance et j'appliquai l'eau si à propos et si adroitement aux endroits convenables, qu'en trois minutes le feu fut tout à fait éteint, et que le reste de ce superbe édifice, qui avait coûté des sommes immenses, fut préservé d'un fatal embrasement.

Il était jour et je retournai chez moi sans attendre les félicitations de l'empereur? Quoique je lui eusse rendu un service éminent, je ne savais pas comment il apprécierait le moyen dont je m'était servi; car, par les lois fondamentales de l'empire, c'était un crime capital et digne de mort de faire de l'eau dans l'étendue du palais impérial; mais je fus rassuré lorsque j'appris que Sa Majesté avait donné ordre au grand juge de m'expédier des lettres de grâce,

que pourtant je ne pus obtenir, et l'on m'apprit officieusement que l'impératrice, concevant la plus grande horreur de ce que je venais de faire, s'était transportée au côté le plus éloigné de la cour, et qu'elle était déterminée à ne jamais loger dans des appartements que j'avais osé souiller par une action malhonnête et impudente. Elle ne put même s'empêcher de jurer, devant sa principale confidente, qu'elle en tirerait vengeance (1).





CHAPITRE VI.

Les mœurs des habitants de Lilliput, leur littérature, leurs lois, leurs coutumes et leur manière d'élever les enfants.

ES querelles et les intrigues sont si communes dans les cours que je n'ai pas besoin d'insister sur les calomnies débitées par les envierx pour irriter encore davantage l'impératrice contre moi ; je vais donc passer à un objet très-différent.

Quoique j'aie le dessein de renvoyer la description de cet empire à un traité particulier, je crois cependant devoir en donner ici au lecteur quelque idée générale. Comme la taille ordinaire des gens du pays est un peu moins haute que de six pouces, il y a une proportion exacte dans tous les autres animaux, aussi bien que dans les plantes et dans les arbres. Par

exemple, les chevaux et les bœufs les plus hauts sont de quatre à cinq pouces, les moutons d'un pouce et demi, plus ou moins, leurs oies environ de la grosseur d'un moineau; en sorte que leurs insectes étaient presque invisibles pour moi; mais la nature a su ajuster les yeux des habitants de Lilliput à tous les objets qui leur sont proportionnés. Pour faire connaître combien leur vue est perçante à l'égard des objets qui sont proches, je dirai que je vis une fois avec plaisir un cuisinier habile plumant une alouette qui n'était pas si grosse qu'une mouche ordinaire, et une jeune fille enfilant une aiguille invisible avec de la soie pareillement invisible. Leurs plus grands arbres ont sept pieds de haut. J'en juge d'après quelques-uns de ceux que j'ai vus dans le parc royal; je pouvais à peine atteindre leurs cimes avec le poing fermé. Les autres végétaux sont dans la même proportion; mais je m'en rapporte là-dessus à l'imagination du lecteur.

Je dirai pour le moment peu de chose de leur instruction, qui pendant bien des âges a fleuri dans toutes les branches de la science; mais leur façon d'écrire est particuliere; elle ne va ni de la gauche à la droite, comme en Europe; ni de la

droite à la gauche, comme celle des Arabes; ni de haut en bas, comme celle des Chinois; ni de bas en haut, comme celle des Cascaries; mais obliquement et d'un angle du papier à l'autre, comme celle des dames d'Angleterre.

Ils enterrent les morts la tête directement en bas, parce qu'ils s'imaginent que, dans onze mille lunes, tous les morts doivent ressusciter; qu'alors la terre, qu'ils croient plate, se tournera sens dessus dessous, et que, par ce moyen, au moment de leur résurrection, ils seront tous trouvés debout sur leurs pieds. Les savants d'entre eux reconnaissent l'absurdité de cette opinion; mais l'usage subsiste, parce qu'il est ancien et fondé sur les idées du peuple.

Ils ont des lois et des coutumes très-singulières, que j'entreprendrais peut-être de justifier si elles n'étaient trop contraires à celles de ma chère patrie. La première dont je ferai mention regarde les délateurs. Tous les crimes contre l'État sont punis en ce pays-là avec une rigueur extrême; mais, si l'accusé fait voir évidemment son innocence, l'accusateur est aussitôt condamné à une mort ignominieuse, et tous ses biens confisqués au profit de l'innocent, qui est indemnisé

au quadruple, pour la perte de son temps, le danger qu'il a encouru, les rigueurs de son emprisonnement, et toutes les dépenses qu'il a eu à supporter pour se défendre ; et si les biens de l'accusateur ne suffisent pas, il y est pourvu aux frais du trésor. L'empereur lui accorde aussi quelques marques publiques de faveur, et son innocence est proclamée dans toute la ville.

On regarde la fraude comme un crime plus énorme que le vol ; c'est pourquoi elle est toujours punie de mort : car on a pour principe que le soin et la vigilance, avec un esprit ordinaire, peuvent garantir les biens d'un homme contre les attentats des voleurs, mais que la probité n'a point de défense contre la fourberie et la mauvaise foi ; et, puisqu'il est nécessaire qu'il y ait un échange perpétuel de ventes et d'achats et de marchés à crédit, quand la fraude est permise et encouragée, ou qu'il n'y a point de loi pour la punir, l'honnête trafiquant est toujours perdu, et le voleur a l'avantage. Je me rappelle que j'intercédai un jour auprès du roi pour un criminel qui avait dérobé à son maître une grosse somme de monnaie qu'il

avait été chargé de recevoir, et qu'il avait emportée. Il m'arriva de dire au roi, pour atténuer le crime, que c'était seulement un manque de bonne foi. L'empereur trouva monstrueux que je voulusse invoquer comme moyen de défense ce qui était la plus grande aggravation du crime, et je ne pus répondre que par cette maxime banale, que les divers peuples ont des coutumes diverses. Mais j'avoue que je fus profondément humilié.

Quoique nous regardions les châtiments et les récompenses comme les grands pivots du gouvernement, je puis dire néanmoins que la maxime de punir et de récompenser n'est pas observée en Europe avec la même sagesse que dans l'empire de Lilliput. Quiconque peut apporter des preuves suffisantes qu'il a observé exactement les lois de son pays pendant soixante et treize lunes a droit de prétendre à certains priviléges, selon sa naissance et son état, avec une certaine somme d'argent tirée d'un fonds destiné à cet usage; il gagne même le titre de *snilpall*, ou de *légitime*, lequel est ajouté à son nom; mais ce titre ne passe pas à sa postérité. Ces peuples regardent comme un défaut prodigieux de poli-

tique parmi nous que toutes nos lois soient menaçantes, et que l'infraction soit suivie de rigoureux châtiments, tandis que l'observation n'est suivie d'aucune récompense; c'est pour cette raison qu'ils représentent la Justice avec six yeux, deux devant, autant derrière, et un de chaque côté (pour représenter la circonspection), tenant un sac plein d'or à sa main droite et une épée dans le fourreau à sa main gauche, pour faire voir qu'elle est plus disposée à récompenser qu'à punir.

Dans le choix qu'on fait des sujets pour remplir les emplois, on a plus d'égard à la probité qu'au grand génie. Comme le gouvernement est nécessaire au genre humain, on croit que la Providence n'eut jamais dessein de faire de l'administration des affaires publiques une science difficile et mystérieuse, qui ne pût être possédée que par un petit nombre d'esprits rares et sublimes, tel qu'il en naît au plus deux ou trois dans un siècle; mais on juge que la vérité, la justice, la tempérance et les autres vertus sont à la portée de tout le monde, et que la pratique de ces vertus, accompagnée d'un peu d'expérience et de bonne intention, rend quelque per-

sonne que ce soit propre au service du pays, pour peu qu'elle ait de bon sens et de discernement.

On est persuadé que tant s'en faut que le défaut des vertus morales soit suppléé par les talents supérieurs de l'esprit, que les emplois ne pourraient être confiés à de plus dangereuses mains qu'à celles des grands esprits qui n'ont aucune vertu, et que les erreurs nées de l'ignorance, dans un ministre honnête homme, n'auraient jamais de si funestes suites, à l'égard du bien public, que les pratiques ténébreuses d'un ministre dont les inclinations seraient corrompues, dont les vues seraient criminelles, et qui trouverait dans les ressources de son esprit de quoi faire le mal impunément.

Qui ne croit pas à la Providence divine parmi les Lilliputiens est déclaré incapable de posséder aucun emploi public. Comme les rois se prétendent, à juste titre, les députés de la Providence, les Lilliputiens jugent qu'il n'y a rien de plus absurde et de plus inconséquent que la conduite d'un prince qui se sert de gens sans religion, qui nient cette autorité suprême dont il se dit le dépositaire, et dont, en effet, il emprunte la sienne.

En rapportant ces lois et les suivantes, je ne parle que des lois originales et primitives des Lilliputiens. Je sais que, par des lois modernes, ces peuples sont tombés dans un grand excès de corruption : témoin cet usage honteux d'obtenir les grandes charges en dansant sur la corde, et les marques de distinction en sautant par-dessus un bâton. Le lecteur doit observer que cet indigne usage fut introduit par le père de l'empereur régnant (1).

L'ingratitude est, parmi ces peuples, un crime énorme, comme nous apprenons dans l'histoire qu'il l'a été autrefois aux yeux de quelques nations vertueuses. Celui, disent les Lilliputiens, qui rend de mauvais offices à son bienfaiteur même doit être nécessairement l'ennemi de tous les autres hommes.

Leurs idées sur les devoirs des parents et des enfants diffèrent beaucoup des nôtres. L'union des deux sexes étant fondée sur la grande loi de la nature, qui veille à la propagation et à la durée de l'espèce, les Lilliputiens pensent que les hommes et les femmes sont rapprochés les uns des autres, comme les autres animaux, par le désir, et que leur tendresse pour leurs rejetons

procède du même principe de la nature. Pour cette raison, ils nient qu'un enfant ait aucune obligation à ses parents de ce qu'ils l'ont mis au monde, ce qui, considérant les misères de la vie humaine, n'est point un bienfait pour lui, pas plus que dans l'intention des parents, qui dans leurs amours obéissent à d'autres sentiments. Ces raisons, et d'autres du même genre, leur font penser que le père et la mère ne doivent point être chargés de l'éducation de leurs propres enfants, et il y a, dans chaque ville, des séminaires publics, où tous les pères et les mères, excepté les paysans et les ouvriers, sont obligés d'envoyer leurs enfants de l'un et l'autre sexe, pour être élevés et formés. Quand ils sont parvenus à l'âge de vingt lunes, on les suppose dociles et capables d'apprendre. Les écoles sont de différentes espèces, suivant la différence du rang et du sexe. Des maîtres habiles forment les enfants pour un état de vie conforme à leur naissance, à leurs propres talents et à leurs inclinations.

Les séminaires pour les mâles d'une naissance illustre sont pourvus de maîtres sérieux et savants. L'habillement et la nourriture des enfants



sont simples. On leur inspire des principes d'honneur, de justice, de courage, de modestie, de clémence, de religion et d'amour pour la patrie; ils sont toujours occupés à quelque travail, sauf le temps consacré à manger et à dormir, temps toujours très-court, avec deux heures de récréations consistant principalement en exercices du corps. Ils sont habillés par des hommes jusqu'à l'âge de quatre ans, et, après cet âge, ils sont obligés de s'habiller eux-mêmes, de quelque grande qualité qu'ils soient. Des femmes dont l'âge répond à ce qu'est chez nous celui de cinquante ans s'acquittent des plus humbles offices. On ne les laisse jamais causer avec ces domestiques; ils prennent leurs récréations ensemble, tantôt en petit, tantôt en grand nombre, et toujours en présence d'un professeur; par là ils évitent ces funestes impressions de folie et de vice qui commencent de si bonne heure à corrompre les mœurs et les inclinations de la jeunesse. On permet à leurs père et mère de les voir deux fois par an. La visite ne peut durer qu'une heure, avec la liberté de baiser leurs fils en entrant et en sortant; mais un maître, qui est toujours présent en ces

occasions, ne leur permet pas de parler secrètement à leur fils, de le flatter, de le caresser, ni de lui donner des bijoux ou des dragées et des confitures. A défaut de la famille, la pension pour l'éducation et l'entretien des enfants est payée par le trésor royal. Dans les écoles pour les enfants d'une naissance commune, les fils de marchands, de commerçants ou d'ouvriers, sont élevés à peu près de la même manière, seulement ceux qui sont destinés au commerce son mis en apprentissage vers onze ans. Les fils de personnes de qualité continuent leurs exercices jusqu'à quinze ans, ce qui correspond pour nous à vingt et un ; mais leur réclusion est graduellement adoucie pendant les trois dernières années.

Dans les séminaires destinés aux femmes, les jeunes filles de qualité sont élevées presque comme les garçons. Seulement elles sont habillées par des domestiques de leur sexe, mais toujours en présence d'une maîtresse, jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de cinq ans, qu'elles s'habillent elles-mêmes. Lorsque l'on découvre que les nourrices ou les femmes de chambre entretiennent ces petites filles d'histoires extra-

vagantes, de contes insipides ou capables de leur faire peur (ce qui est, en Angleterre, fort ordinaire aux gouvernantes), elles sont fouettées publiquement trois fois par toute la ville, emprisonnées pendant un an, et exilées le reste de leur vie dans l'endroit le plus désert du pays. Ainsi, les jeunes filles, parmi ces peuples, sont aussi honteuses que les hommes d'être lâches et sottes; elles méprisent tous les ornements extérieurs, et n'ont égard qu'à la bienséance et à la propreté. Je n'aperçus dans leur éducation aucune différence qui tînt à la diversité des sexes, sauf que les exercices des filles sont moins violents, et qu'on leur donne quelques règles pour la vie domestique en restreignant un peu le cercle de leurs études. Car c'est une maxime parmi les gens de qualité, qu'une femme doit toujours être une compagne agréable et raisonnable, car elle ne peut pas toujours être jeune. Quand les filles ont douze ans, ce qui est chez eux l'âge nubile, leurs parents ou leurs tuteurs les ramènent dans leur famille, non sans témoigner leur reconnaissance aux professeurs; il n'est pas rare de voir pleurer les jeunes filles et leurs compagnes.

Dans les écoles pour les filles de plus humble condition, elles sont successivement exercées aux ouvrages de leur sexe. Celles qui doivent entrer en apprentissage sortent à sept ans, les autres restent jusqu'à onze.

Les familles d'humble condition qui ont leurs enfants dans ces écoles sont obligées, outre la pension annuelle, qui est aussi modique que possible, de prélever tous les mois sur leurs gains quelques petites sommes destinées à leurs enfants; et pour cette raison, les dépenses des parents sont réglées par la loi. Les Lilliputiens pensent qu'il serait tout à fait injuste de laisser mettre au monde des enfants, comme on le voudrait, en se déchargeant de leur entretien sur le public. Quant aux personnes de qualité, elles s'engagent à fournir à leurs enfants une somme conforme à leur situation, et les fonds sont toujours administrés avec autant d'économie que de justice.

Les paysans et les laboureurs gardent leurs enfants chez eux. Leur occupation étant seulement de cultiver la terre, leur éducation est de peu d'importance pour le public; mais parmi eux, les vieillards et les malades sont entretenus

dans des hôpitaux, car la mendicité est inconnue dans tout l'empire.

Peut-être est-ce le moment d'amuser le lecteur curieux en lui donnant quelques détails sur mes habitudes et ma manière de vivre dans ce pays, pendant neuf mois et treize jours que je l'ai habité. Né avec des dispositions pour la mécanique, et me trouvant d'ailleurs pressé par la nécessité, je m'étais fait avec les plus grands arbres du parc royal une table et une chaise assez commodes. Deux cents couturières furent employées à me faire des chemises, des nappes et des draps avec la toile la plus forte qu'on put trouver, et qu'il fallut pourtant doubler plusieurs fois, car la plus épaisse était plus fine que de la dentelle. Leur toile a en général trois pouces de largeur, et il en faut trois pieds pour faire une pièce. Pour que les couturières me prissent mesure, je me couchai de tout mon long; une se plaça sur mon cou, une autre sur le gras de ma jambe, avec une grosse corde fortement tendue que chacune d'elles tenait par un bout, tandis qu'une troisième mesurait la corde avec une règle d'un pouce. Elles mesurèrent ensuite le pouce de ma main droite, et n'en deman-

dèrent point davantage : car, d'après un calcul mathématique, deux fois la circonférence de mon pouce faisait celle de mon poignet; en doublant le tour de mon cou on avait la grosseur de ma taille. Je déployai ensuite devant elles une de mes vieilles chemises qui leur servit de patron, et elles m'en firent d'exactement pareilles. Trois cents tailleurs furent employés de la même manière à me faire des habits; mais pour me prendre mesure ils employèrent un autre système. Je m'agenouillai, et ils dressèrent une échelle depuis le sol jusqu'à mon cou; un d'eux monta sur l'échelle, et laissa tomber à terre de la hauteur de mon collet un fil à plomb, qui donna juste la longueur de mon habit; je pris moi-même la mesure du corps et des bras. Quand mes habits furent finis (on les fit chez moi, car la plus grande de leurs maisons n'aurait pu contenir tant d'étoffes), ils ressemblaient à ces assortiments de pièces diverses que font les femmes en Angleterre; seulement celles de mes vêtements étaient toutes de la même couleur.

J'avais trois cents cuisiniers pour préparer ma nourriture, dans de petites barraques tenant à ma maison; c'est là qu'ils vivaient avec leurs fa-

milles et qu'ils me préparaient deux plats par service. Je prenais dans ma main une vingtaine de domestiques, et les plaçais sur ma table. Une centaine environ se tenaient en bas, les uns avec des plats de viande, d'autres avec des tonneaux de vin ou de liqueurs sur les épaules, que les domestiques placés sur la table, faisaient monter quand je le désirais, avec des cordes par un système très-ingénieux, comme nous faisons en Europe avec nos poulies. Un de leurs plats de viande me fournissait une bonne bouchée, et un de leurs tonneaux une gorgée raisonnable. Leur mouton est inférieur au nôtre, mais leur bœuf est excellent. On me servit une fois un aloyau si énorme que je fus forcé d'en faire trois bouchées mais c'est une exception. Mes domestiques étaient étonnés de me voir manger os et tout, comme nous avalons une cuisse de mauviette. Je faisais ordinairement une seule bouchée de leurs oies et de leurs dindons, et j'avoue qu'ils sont supérieurs aux nôtres; quant à leurs petits oiseaux, j'en prenais vingt ou trente à la pointe de mon couteau.

Un jour, le roi, informé de ma manière de vivre, désira avoir le plaisir, ce sont ses propres

expressions, de dîner avec moi, en compagnie de la reine et des deux jeunes princes et princesses du sang. Ils vinrent donc, et je les plaçai sur ma table dans leurs siéges officiels, juste en face de moi, avec leurs gardes rangés autour d'eux. Flimnap, le lord trésorier, y assista également avec sa baguette blanche (1), et j'observai qu'il me regardai souvent d'un œil mécontent. Je ne voulus pas y prendre garde, et mangeai plus que d'habitude, pour faire honneur à ma chère patrie, aussi bien que pour remplir la cour d'admiration. J'ai quelques raisons particulières de croire que cette visite de Sa Majesté fournit à Flimnap l'occasion de me desservir auprès de son maître. Ce ministre avait toujours été en secret mon ennemi, quoique extérieurement il me caressât plus qu'il ne convenait à son caractère morose. Il représenta à l'empereur la condition fâcheuse du trésor; il serait forcé de lever de nouveaux impôts, et de mécontenter le peuple; les bons du trésor ne circulaient qu'à 9 p. 100 au-dessous de leur valeur; j'avais coûté à Sa Majesté plus d'un million et demi de *sprugs* (leur plus grosse monnaie d'or, elle a à peu près l'épaisseur d'une paillette); en somme il serait

bon que l'empereurr saisît la première occasion de se débarrasser de moi.

Ici je suis obligé de défendre la réputation d'une excellente dame pour qui j'ai été l'occasion de souffrances imméritées. Le trésorier eut l'idée de devenir jaloux de sa femme, par la malice de quelques calomniateurs; ils l'informèrent que Sa Grâce avait conçu une violente affection pour ma personne, et la chronique scandaleuse de la cour raconta pendant quelque temps qu'elle était venue secrètement dans ma maison. Je déclare solennellement que c'est une abominable fausseté, sans aucun fondement; Sa Grâce s'est toujours bornée à m'accorder d'innocentes marques d'amitié. J'avoue qu'elle est venue souvent chez moi, mais toujours publiquement, avec trois personnes au moins dans sa voiture; c'était ordinairement sa sœur, sa jeune fille, et quelque dame de sa connaissance. Mais beaucoup de dames de la cour en faisaient autant, et j'en appelle au témoignage de mes domestiques: ont-ils jamais vu une voiture à ma porte sans savoir qui elle renfermait? Dans ces occasions, quand un domestique m'avait averti, ma constante habitude était d'aller immédiate-

ment à la porte pour rendre respectueusement mes hommages aux visiteurs; je prenais ensuite avec grand soin dans la main la voiture et deux chevaux (car s'il y en avait six, les postillon en dételaient quatre), et je les mettais sur ma table, où j'avais fixé, pour prévenir les accidents, un rebord mobile de cinq pouces de haut. J'ai souvent eu ainsi sur ma table jusqu'à quatre voitures à la fois, pleines de monde; tandis qu'assis sur mon fauteuil, j'approchais ma figure des visiteurs, je causais avec un équipage, et pendant ce temps les autres faisaient doucement le tour de la table. J'ai passé bien des après-midi dans ces charmants entretiens. Mais je défie le trésorier et ses deux délateurs (je veux les nommer, et ils le prendront comme il leur plaira), Clustril et Drunls, de prouver que personne soit jamais venu me voir *incognito*, excepté le secrétaire Reldresal, qui m'avait été envoyé par un commandement exprès de Sa Majesté, comme je l'ai raconté plus haut. Je ne me serais pas arrêté si longtemps sur cette circonstance, si elle n'avait pas intéressé aussi fortement l'honneur d'une grande dame, pour ne rien dire du mien. J'avais alors l'avantage d'être *nardac*, ce que le trésorier

lui-même n'était pas; car tout le monde sait qu'il n'était que *glumglum*, titre d'un degré inférieur, comme en Angleterre celui de marquis est inférieur à la dignité de duc. Cependant je reconnais qu'il avait le pas sur moi, à cause de son poste de ministre. Ces faux rapports, que je connus plus tard, par suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler, firent que le trésorier témoigna beaucoup de mécontentement à sa femme, et m'en montra plus encore. Il finit par être détrompé, et par se réconcilier avec elle, mais je n'en perdis pas moins tout crédit auprès de lui, et je vis l'empereur lui-même me manifester tous les jours moins d'intérêt; il se laissait vraiment trop gouverner par ce favori.





CHAPITRE VII.

L'auteur, ayant reçu avis qu'on lui voulait faire son procès pour crime de lèse-majesté, s'enfuit dans le royaume de Blefuscu.

VANT que je parle de ma sortie de l'empire de Lilliput, il sera peut-être à propos d'instruire le lecteur d'une intrigue secrète qui se forma contre moi.

J'étais peu fait aux manéges de la cour, et la bassesse de mon état m'avait refusé les dispositions nécessaires pour devenir un habile courtisan. J'avais en vérité beaucoup lu et beaucoup entendu parler sur les dispositions des grands princes et des ministres; mais je ne me serais jamais attendu a en éprouver de si terribles effets dans un pays aussi éloigné, et que je croyais gouverné d'après des maximes bien différentes de celles de l'Europe. Quoi qu'il en soit, pendant que je me

disposais à partir pour me rendre auprès de l'empereur de Blefuscu, une personne de grande considération à la cour, et à qui j'avais rendu des services importants tandis qu'elle était complétement disgraciée de Sa Majesté, me vint trouver secrètement pendant la nuit, et entra chez moi avec sa chaise sans se faire annoncer. Les porteurs furent congédiés. Je mis la chaise avec son excellence dans la poche de mon justaucorps, et, donnant ordre à un domestique de dire que j'étais indisposé et que j'allais dormir, je tins la porte de ma maison fermée, mis la chaise sur la table et m'assis auprès. Après les premiers compliments, remarquant que l'air de ce seigneur était triste et inquiet, et lui en ayant demandé la raison, il me pria de le vouloir bien écouter sur un sujet qui intéressait mon honneur et ma vie. Voici à peu près son discours, car je pris des notes aussitôt qu'il m'eut quitté.

« Je vous apprends, me dit-il, qu'on a convoqué depuis peu plusieurs comités secrets à votre sujet, et que, depuis deux jours, Sa Majesté a pris une fâcheuse résolution. Vous n'ignorez pas que Skyriesh Bolgolam (*galbet* ou

grand amiral) a presque toujours été votre ennemi mortel depuis votre arrivée ici. Je n'en sais pas l'origine; mais sa haine s'est fort augmentée depuis votre expédition contre la flotte de Blefuscu : comme amiral, il est jaloux de ce grand succès. Ce seigneur, de concert avec Flimnap, grand trésorier; Limtoc, le général; Lalcon, le grand chambellan, et Balmaff, le grand juge, ont dressé des articles pour vous faire votre procès en qualité de criminel de lèse-majesté et comme coupable de plusieurs autres grands crimes. »

Cet exorde me frappa tellement, tant j'étais sûr de mon innocence et de mes services, que j'allais l'interrompre, quand il me pria de ne rien dire et de l'écouter, et il continua ainsi :

« Pour reconnaître les services que vous m'avez rendus, je me suis fait instruire de tout le procès, et j'ai obtenu une copie des articles : c'est une affaire dans laquelle je risque ma tête pour votre service.

« Articles de l'accusation intentée contre Quinbus Flestrin (l'homme montagne). — Article 1er. D'autant que, par une loi portée sous le règne de Sa Majesté impériale Cabin Deffar

Plune, il est ordonné que quiconque fera de l'eau dans l'étendue du palais impérial sera sujet aux peines et châtiments du crime de lèse-majesté, et que, malgré cela, ledit Quinbus Flestrin, par un violement ouvert de ladite loi, sous le prétexte d'éteindre le feu allumé dans l'appartement de la chère impériale épouse de Sa Majesté, aurait malicieusement, traîtreusement et diaboliquement, par la décharge de sa vessie, éteint ledit feu dans ledit appartement, étant alors entré dans l'étendue dudit palais impérial.

Art. 2. Que ledit Quinbus Flestrin, ayant amené la flotte de Blefuscu dans notre port impérial, et lui ayant été ensuite enjoint par Sa Majesté impériale de se rendre maître de tous les autres vaisseaux dudit royaume de Blefuscu, et de le réduire à la forme d'une province qui pût être gouvernée par un vice-roi de notre pays, et de faire périr et mourir tous les gros-boutiens exilés, et avec eux tout le peuple de cet empire qui ne voudrait incessamment quitter l'hérésie gros-boutienne, ledit Flestrin, comme un traître rebelle à Sa très-heureuse impériale Majesté, aurait présenté une requête pour être

dispensé dudit service, sous le prétexte frivole d'une répugnance à se mêler de contraindre les consciences et d'opprimer la liberté d'un peuple innocent.

« Art. 3. Que certains ambassadeurs de Blefuscu étant venus depuis peu à la cour pour demander la paix à Sa Majesté, ledit Flestrin, comme un sujet déloyal, aurait secouru, aidé, soulagé et régalé lesdits ambassadeurs, quoiqu'il les connût pour être ministres d'un prince qui venait d'être récemment l'ennemi déclaré de Sa Majesté impériale, et dans une guerre ouverte contre Sadite Majesté.

« Art 4. Que ledit Quinbus Flestrin, contre le devoir d'un fidèle sujet, se disposerait actuellement à faire un voyage à la cour de Blefuscu, pour lequel il n'a reçu qu'une permission verbale de Sa Majesté impériale, et, sous prétexte de ladite permission, se proposerait témérairement et perfidement de faire ledit voyage, et de secourir, soulager et aider le roi de Blefuscu. »

Il y a encore d'autres articles, ajouta-t-il ; mais ce sont les plus importants dont je viens de vous lire un abrégé. Dans les différentes délibé-

rations sur cette accusation, il faut avouer que Sa Majesté a fait voir sa modération, sa douceur et son équité, représentant plusieurs fois vos services, et tâchant de diminuer vos crimes. Le trésorier et l'amiral ont opiné qu'on devait vous faire mourir d'une mort cruelle et ignominieuse, en mettant le feu à votre hôtel pendant la nuit. Le général devait vous attendre avec vingt mille hommes armés de flèches empoisonnées, pour vous frapper au visage et aux mains. Des ordres secrets devaient être donnés à quelques-uns de vos domestiques pour répandre un suc venimeux sur vos chemises, lequel vous aurait fait bientôt déchirer votre propre chair et mourir dans des tourments excessifs. Le général s'est rendu au même avis, en sorte que, pendant quelque temps, la pluralité des voix a été contre vous; mais Sa Majesté, résolue de vous sauver la vie, a gagné le suffrage du chambellan. Sur ces entrefaites, Reldresal, premier secrétaire d'État pour les affaires secrètes, a reçu ordre de l'empereur de donner son avis, ce qu'il a fait conformément à celui de Sa Majesté, et certainement il a bien justifié l'estime que vous avez pour lui : il a reconnu que vos

crimes étaient grands, mais qu'ils méritaient néanmoins quelque indulgence; il a dit que l'amitié qui était entre vous et lui était si connue, que peut-être on pourrait le croire prévenu en votre faveur; que, cependant, pour obéir au commandement de Sa Majesté, il voulait dire son avis avec franchise et liberté; que si Sa Majesté, en considération de vos services et suivant la douceur de son esprit, voulait bien vous sauver la vie et se contenter de vous faire crever les deux yeux, il jugeait avec soumission que, par cet expédient, la justice pourrait être en quelque sorte satisfaite, et que tout le monde applaudirait à la clémence de l'empereur, aussi bien qu'à la procédure équitable et généreuse de ceux qui avaient l'honneur d'être ses conseillers; que la perte de vos yeux ne ferait point d'obstacle à votre force corporelle, par laquelle vous pourriez être encore utile à Sa Majesté; que l'aveuglement sert à augmenter le courage, en nous cachant les périls; que l'esprit en devient plus recueilli et plus disposé à la découverte de la vérité; que la crainte que vous aviez pour vos yeux était la plus grande difficulté que vous aviez eue à surmonter en vous rendant

maître de la flotte ennemie, et que ce serait assez que vous vissiez par les yeux des autres, puisque les plus puissants princes ne voient pas autrement. Cette proposition fut reçue avec un déplaisir extrême par toute l'assemblée. L'amiral Bolgolam, tout en feu, se leva, et, transporté de fureur, dit qu'il était étonné que le secrétaire osât opiner pour la conservation de la vie d'un traître; que les services que vous aviez rendus étaient, selon les véritables maximes d'État, des crimes énormes; que vous, qui étiez capable d'éteindre tout à coup un incendie en arrosant d'urine le palais de Sa Majesté (ce qu'il ne pouvait rappeler sans horreur), pourriez quelque autre fois, par le même moyen, inonder le palais et toute la ville, ayant une pompe énorme disposée à cet effet; et que la même force qui vous avait mis en état d'entraîner la flotte ennemie pourrait servir à la reconduire, sur le premier mécontentement, à l'endroit d'où vous l'aviez tirée; qu'il avait des raisons très-fortes de penser que vous étiez gros-boutien au fond de votre cœur; et parce que la trahison commence au cœur avant qu'elle paraisse dans les actions, comme gros-boutien, il vous déclara traître et rebelle, et insista qu'on

devait sans délai vous faire mourir. Le trésorier fut du même avis. Il fit voir à quelles extrémités les finances de Sa Majesté étaient réduites par la dépense de votre entretien, ce qui deviendrait bientôt insoutenable; que l'expédient proposé par le secrétaire de vous crever les yeux, loin d'être un remède contre ce mal, l'augmenterait selon toutes les apparences, comme il paraît par l'usage ordinaire d'aveugler certaines volailles, qui, après cela, mangent encore plus et s'engraissent plus promptement; que Sa Majesté sacrée et le conseil, qui étaient vos juges, étaient dans leurs propres consciences persuadés de votre crime, ce qui était une preuve plus que satisfaisante pour vous condamner à mort, sans avoir recours à des preuves formelles requises par la lettre rigide de la loi. Mais Sa Majesté impériale, étant absolument déterminée à ne vous point faire mourir, dit gracieusement que, puisque le conseil jugeait la perte de vos yeux un châtiment trop léger, on pourrait en ajouter un autre. Votre ami le secrétaire, priant avec soumission d'être écouté encore pour répondre à ce que le trésorier avait objecté touchant la grande dépense que Sa Majesté faisait pour votre

entretien, dit que Son Excellence, qui seule avait la disposition des finances de l'empereur, pourrait remédier facilement à ce mal en diminuant votre table peu à peu, et que, par ce moyen, faute d'une quantité suffisante de nourriture, vous deviendriez faible et languissant et perdriez l'appétit et bientôt la vie; la mauvaise odeur de votre cadavre ne serait plus à craindre quand votre corps aurait été diminué de plus de la moitié; immédiatement après votre mort, cinq ou six mille sujets de Sa Majesté pourraient en deux ou trois jours détacher la chair de vos os, l'emporter dans des tombereaux, et l'ensevelir dans des endroits éloignés. On préviendrait ainsi toute infection, et votre squelette serait gardé comme un monument pour l'admiration de la postérité. Ainsi, par la grande amitié du secrétaire, toute l'affaire a été terminée à l'amiable; des ordres précis ont été donnés pour tenir secret le dessein de vous faire peu à peu mourir de faim. L'arrêt pour vous crever les yeux a été enregistré dans le greffe du conseil, personne ne s'y opposant, si ce n'est l'amiral Bolgolam. Dans trois jours, le secrétaire aura ordre de se rendre chez vous et de lire les articles de votre

accusation en votre présence, et puis de vous faire savoir la grande clémence et grâce de Sa Majesté et du conseil, en ne vous condamnant qu'à la perte de vos yeux, à laquelle Sa Majesté ne doute pas que vous vous soumettiez avec la reconnaissance et l'humilité qui conviennent. Vingt des chirurgiens de Sa Majesté se rendront à sa suite, et exécuteront l'opération par la décharge adroite de plusieurs flèches très-aiguës dans les prunelles de vos yeux lorsque vous serez couché à terre. C'est à vous à prendre les mesures convenables que votre prudence vous suggérera. Pour moi, afin de prévenir tout soupçon, il faut que je m'en retourne aussi secrètement que je suis venu. »

Son Excellence me quitta, et je restai seul, livré aux inquiétudes. C'était un usage introduit par ce prince et par son ministère (très-différent, à ce qu'on m'assure, de l'usage des premiers temps), qu'après que la cour avait ordonné un supplice pour satisfaire le ressentiment d'un souverain ou la malice d'un favori, l'empereur devait faire une harangue à tout son conseil, parlant de sa douceur et de sa clémence comme de qualités reconnues de tout le monde. La ha-

rangue de l'empereur à mon sujet fut bientôt publiée par tout l'empire, et rien n'inspira tant de terreur au peuple que ces éloges de la clémence de Sa Majesté, parce qu'on avait remarqué que plus ces éloges étaient amplifiés, plus le supplice était ordinairement cruel et injuste. Quant à moi, je dois avouer que, n'étant pas destiné par ma naissance ou par mon éducation à être homme de cour, j'entendais si peu les affaires, que je ne pouvais décider si l'arrêt porté contre moi était doux ou rigoureux, juste ou injuste. Je songeai quelque temps à me défendre, car, si je ne pouvais nier les faits allégués dans plusieurs articles, j'espérais pourtant qu'ils pouvaient être un peu atténués; mais, ayant autrefois vu plusieurs procès semblables, je les avais toujours vus terminés selon les instructions données aux juges et au gré des accusateurs accrédités et puissants.

J'eus quelque envie de faire de la résistance; car, étant en liberté, toutes les forces de cet empire ne seraient pas venues à bout de moi, et j'aurais pu facilement, à coups de pierres, battre ou renverser la capitale; mais je rejetai aussitôt ce projet avec horreur, me ressouvenant du ser-

ment que j'avais prêté à Sa Majesté, des grâces que j'avais ıeçues d'elle et de la haute dignité de *nardac* qu'elle m'avait conférée. D'ailleurs, je n'avais pas assez pris l'esprit de la cour pour me persuader que les rigueurs de Sa Majesté m'acquittaient de toutes les obligations que je lui avais.

Enfin, je pris une résolution qui, selon les apparences, sera censurée de quelques personnes avec justice; car je confesse que ce fut une grande témérité à moi et un très-mauvais procédé de ma part d'avoir voulu conserver mes yeux, ma liberté et ma vie, malgré les ordres de la cour. Si j'avais mieux connu le caractère des princes et des ministres d'État, que j'ai depuis observé dans plusieurs autres cours, et leur méthode de traiter des accusés moins criminels que moi, je me serais soumis sans difficulté à une peine si douce; mais, emporté par le feu de la jeunesse, et ayant eu ci-devant la permission de Sa Majesté impériale de me rendre auprès du roi de Blefuscu, je me hâtai, avant l'expiration des trois jours, d'envoyer une lettre à mon ami le secrétaire, par laquelle je lui faisais savoir la résolution que j'avais prise de partir ce jour-là

même pour Blefuscu, suivant la permission que j'avais obtenue ; et, sans attendre la réponse, je m'avançai vers la côte de l'île où était la flotte. Je me saisis d'un gros vaisseau de guerre, j'attachai un câble à la proue, et, levant les ancres, je me déshabillai, mis mon habit (avec ma couverture que j'avais apportée sous mon bras) sur le vaisseau, et, le tirant après moi, tantôt guéant, tantôt nageant, j'arrivai au port royal de Blefuscu, où le peuple m'avait attendu depuis longtemps. On m'y fournit deux guides pour me conduire à la capitale, qui porte le même nom. Je les tins dans mes mains jusqu'à ce que je fusse arrivé à cent toises de la porte de la ville, et je les priai de donner avis de mon arrivée à un des secrétaires d'État, et de lui faire savoir que j'attendais les ordres de Sa Majesté. Je reçus réponse, au bout d'une heure, que Sa Majesté, avec toute la maison royale, venait pour me recevoir. Je m'avançai cinquante toises : le roi et sa suite descendirent de leurs chevaux, la reine, avec ses dames, sortirent de leurs carrosses, et je n'aperçus pas qu'ils eussent peur de moi. Je me couchai à terre pour baiser les mains du roi et de la reine. Je dis à Sa Majesté que j'étais

venu, suivant ma promesse, et avec la permission de l'empereur mon maître, pour avoir l'honneur de voir un si puissant prince, et lui offrir tous les services qui dépendaient de moi, et qui ne seraient pas contraires à ce que je devais à mon souverain, mais sans parler de ma disgrâce. Je n'en avais pas été régulièrement informé, et je pouvais paraître ignorer complétement un pareil dessein ; je ne croyais pas non plus que l'empereur voulût divulguer ce secret, tandis que je n'étais pas en son pouvoir : en quoi cependant je m'aperçus bientôt que je m'étais trompé.

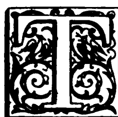
Je n'ennuierai point le lecteur du détail de ma réception à la cour, qui fut conforme à la générosité d'un si grand prince, ni des incommodités que j'essuyai faute d'une maison et d'un lit, étant obligé de me coucher à terre enveloppé de ma couverture.





CHAPITRE VIII.

L'auteur, par un accident heureux, trouve le moyen de quitter Blefuscu, et, après quelques difficultés, retourne dans sa patrie.



Trois jours après mon arrivée, me promenant par curiosité vers la côte de l'île qui regarde le nord-est, je découvris, à une demi-lieue de distance dans la mer, quelque chose qui me sembla être un bateau renversé. Je tirai mes souliers et mes bas, et, allant dans l'eau cent ou cent cinquante toises, je vis que l'objet s'approchait par la force de la marée, et je connus alors que c'était une chaloupe, qui, à ce que je crus, pouvait avoir été détachée d'un vaisseau par quelque tempête; sur quoi, je revins incessamment à la ville, et priai Sa Majesté de me prêter vingt des plus grands vaisseaux qui lui restaient depuis la perte

de sa flotte, et trois mille matelots, sous les ordres du vice-amiral. Cette flotte mit à la voile, faisant le tour, pendant que j'allai par le chemin le plus court à la côte où j'avais premièrement découvert la chaloupe. Je trouvai que la marée l'avait poussée encore plus près du rivage. Quand les vaisseaux m'eurent joint, je me dépouillai de mes habits, me mis dans l'eau, et m'avançai jusqu'à cinquante toises de la chaloupe, après quoi je fus obligé de nager jusqu'à ce que je l'eusse atteinte: les matelots me jetèrent un câble, dont j'attachai un bout à un trou sur le devant du bateau, et l'autre bout à un vaisseau de guerre; mais je ne pus continuer mon voyage, perdant pied dans l'eau. Je me mis donc à nager derrière la chaloupe et à la pousser en avant avec une de mes mains; en sorte qu'à la faveur de la marée, je m'avançai tellement vers le rivage que je pus avoir le menton hors de l'eau et trouver pied. Je me reposai deux ou trois minutes; puis je poussai le bateau jusqu'à ce que la mer ne fût pas plus haute que mes aisselles, et alors la plus grande fatigue était passée; je pris d'autres câbles apportés dans un des vaisseaux, et, les attachant

premièrement au bateau, puis à neuf des vaisseaux qui m'attendaient; aidé par un vent favorable et par les efforts des matelots, je fis en sorte que nous arrivâmes à vingt toises du rivage; quand la mer se fut retirée, je gagnai la chaloupe à pied sec; avec le concours de deux mille hommes et celui des cordes et des machines, je vins à bout de la relever, et trouvai qu'elle n'avait été que très-peu endommagée.

Je ne fatiguerai pas le lecteur des difficultés que me causa le besoin de rames, que j'employai dix jours à construire, pour faire entrer ma chaloupe dans le port royal de Blefuscu, où il s'amassa un grand concours de peuple, plein d'étonnement à la vue d'un vaisseau si prodigieux.

Je dis au roi que ma bonne fortune m'avait fait rencontrer ce vaisseau pour me transporter à quelque autre endroit, d'où je pourrais retourner dans mon pays natal, et je priai Sa Majesté de vouloir bien donner ses ordres pour mettre ce vaisseau en état de me servir, et de me permettre de sortir de ses États, ce qu'après quelques plaintes obligeantes, il lui plut de m'accorder.

J'étais fort surpris que l'empereur de Lilliput, depuis mon départ, n'eût fait aucune recherche

à mon sujet; mais j'appris que Sa Majesté impériale, ignorant que j'avais eu avis de ses desseins, s'imaginait que je n'étais allé à Blefuscu que pour accomplir ma promesse, suivant la permission qu'elle m'en avait donnée, et que je reviendrais dans peu de jours. Cependant ma longue absence finit par la mettre en peine; et il tint conseil avec le trésorier et le reste de la cabale, et dépêcha une personne de qualité avec une copie des articles dressés contre moi. L'envoyé avait des instructions pour représenter au souverain de Blefuscu la grande douceur de son maître, qui s'était contenté de me punir par la perte de mes yeux; que je m'étais soustrait à la justice, et que, si je ne retournais pas dans deux jours, je serais dépouillé de mon titre de *nardac*, et déclaré criminel de haute trahison. L'envoyé ajouta que, pour conserver la paix et l'amitié entre les deux empires, son maître espérait que le roi de Blefuscu donnerait ordre de me faire reconduire à Lilliput pieds et mains liés, pour être puni comme un traître.

Le roi de Blefuscu, ayant pris trois jours pour délibérer sur cette affaire, rendit une réponse très-honnête et très-sage. Il représenta qu'à

l'égard de me renvoyer lié, l'empereur n'ignorait pas que cela était impossible; que, quoique je lui eusse enlevé sa flotte, il m'était redevable de plusieurs bons offices que je lui avais rendus par rapport au traité de paix; d'ailleurs, qu'ils seraient bientôt l'un et l'autre délivrés de moi, parce que j'avais trouvé sur le rivage un vaisseau prodigieux, capable de me porter sur la mer, qu'il avait donné ordre d'accommoder avec mon secours et suivant mes instructions; en sorte qu'il espérait que, dans peu de semaines, les deux empires seraient débarrassés d'un fardeau si insupportable.

Avec cette réponse, l'envoyé retourna à Lilliput, et le roi de Blefuscu me raconta tout ce qui s'était passé, m'offrant en même temps, mais secrètement et en confidence, sa gracieuse protection si je voulais rester à son service. Quoique je crusse sa proposition sincère, je pris la résolution de ne me livrer jamais à aucun prince ni à aucun ministre, lorsque je me pourrais passer d'eux; c'est pourquoi, après avoir témoigné à Sa Majesté ma juste reconnaissance de ses intentions favorables, je la priai humblement de me donner mon congé, en lui disant que, puisque

la fortune, bonne ou mauvaise, m'avait offert un vaisseau, j'étais résolu de me livrer à l'Océan plutôt que d'être l'occasion d'une rupture entre deux si puissants souverains. Le roi ne me parut pas offensé de ce discours, et j'appris même qu'il était bien aise de ma résolution, aussi bien que la plupart de ses ministres.

Ces considérations m'engagèrent à partir un peu plus tôt que je n'avais projeté, et la cour, qui souhaitait mon départ, y contribua avec empressement. Cinq cents ouvriers furent employés à faire deux voiles à mon bateau, suivant mes ordres, en doublant treize fois ensemble leur plus grosse toile et la matelassant. Je pris la peine de faire des cordes et des câbles, en joignant ensemble dix, vingt ou trente des plus forts des leurs. Une grosse pierre, que j'eus le bonheur de trouver, après une longue recherche, près du rivage de la mer, me servit d'ancre; j'eus le suif de trois cents bœufs pour graisser ma chaloupe et pour d'autres usages. Je pris des peines infinies à couper les plus grands arbres pour en faire des rames et des mâts, en quoi cependant je fus aidé par les charpentiers des navires de Sa Majesté.

Au bout d'environ un mois, quand tout fut prêt, j'allai pour recevoir les ordres de Sa Majesté et pour prendre congé d'elle. Le roi, accompagné de la maison royale, sortit du palais. Je me couchai sur le visage pour avoir l'honneur de lui baiser la main, qu'il me donna très-gracieusement, aussi bien que la reine et les jeunes princes du sang. Sa Majesté me fit présent de cinquante bourses de deux cents spruggs chacune, avec son portrait en grand, que je mis aussitôt dans un de mes gants pour le mieux conserver.

Je chargeai sur ma chaloupe cent bœufs et trois cents moutons, avec du pain et de la boisson à proportion, et une certaine quantité de viande cuite, aussi grande que quatre cents cuisiniers m'avaient pu fournir. Je pris avec moi six vaches et six taureaux vivants, et un même nombre de brebis et de béliers, ayant dessein de les porter dans mon pays pour en multiplier l'espèce; je me fournis aussi de foin et de blé. J'aurais été bien aise d'emmener six des gens du pays, mais le roi ne le voulut pas permettre; et, outre une très-exacte visite de mes poches, Sa Majesté me fit donner ma parole d'honneur que

je n'emporterais aucun de ses sujets, quand même ce serait de leur propre consentement et à leur requête.

Ayant ainsi préparé toutes choses, je mis à la voile le vingt-quatrième jour de septembre 1701, sur les six heures du matin; je fis d'abord quatre lieues tirant vers le nord, le vent étant au sud-est; sur les six heures du soir je découvris une petite île longue d'environ une demi-lieue vers le nord-est. Je m'avançai et jetai l'ancre vers la côte de l'île qui était à l'abri du vent; elle me parut inhabitée. Je pris des rafraîchissements et m'allai reposer. Je dormis environ six heures, car le jour commença à paraître deux heures après que je fus éveillé. Je déjeunai, et, le vent étant favorable, je levai l'ancre, et fis la même route que le jour précédent, guidé par mon compas de poche. C'était mon dessein de me rendre, s'il était possible, à une de ces îles que je croyais, avec raison, situées au nord-est de la terre de Van Diémen.

Je ne découvris rien ce jour-là, mais le lendemain, sur les trois heures après midi, quand j'eus fait, selon mon calcul, environ vingt-quatre lieues, je découvris un navire faisant route vers

le sud-est. Je mis toutes mes voiles, et, au bout d'une demi-heure, le navire m'ayant aperçu, arbora son pavillon et tira un coup de canon. Il n'est pas facile de représenter la joie que je ressentis de l'espérance que j'eus de revoir encore une fois mon aimable pays et les chers gages que j'y avais laissés. Le navire relâcha ses voiles, et je le joignis à cinq ou six heures du soir, le 26 septembre. J'étais transporté de joie de voir le pavillon d'Angleterre. Je mis mes vaches et mes moutons dans les poches de mon justaucorps, et me rendis à bord avec toute ma petite cargaison de vivres. C'était un vaisseau marchand anglais, revenant du Japon par les mers du nord et du sud, commandé par le capitaine Jean Bidell, de Depford, fort honnête homme et excellent marin. Nous étions alors à la latitude de trente degrés au sud.

Il y avait environ cinquante hommes sur le vaisseau, parmi lesquels je rencontrai un de mes anciens camarades, nommé Pierre Williams, qui parla avantageusement de moi au capitaine. Ce galant homme me fit un très-bon accueil, et me pria de lui apprendre d'où je venais et où j'allais, ce que je fis en peu de mots; mais il crut que

la fatigue et les périls que j'avais courus m'avaient fait tourner la tête, sur quoi je tirai mes vaches et mes moutons de ma poche, ce qui le jeta dans un grand étonnement, en lui faisant voir la vérité de ce que je venais de lui raconter. Je lui montrai les pièces d'or que m'avait données le roi de Blefuscu, aussi bien que le portrait de Sa Majesté en grand, avec plusieurs autres raretés de ce pays. Je lui donnai deux bourses de deux cents spruggs chacune, et promis, à notre arrivée en Angleterre, de lui faire présent d'une vache et d'une brebis pleines.

Je n'entretiendrai point le lecteur du détail de ma route, qui fut en général très-heureuse. Nous arrivâmes aux Dunes le 13 avril 1702. Je n'eus qu'un seul malheur, c'est que les rats du vaisseau emportèrent une de mes brebis : je trouvai les os dans un trou, complétement dépouillés de leur chair. Je débarquai le reste de mon bétail en santé, et le mis paître dans un parterre de jeu de boule, à Greenwich, où la finesse du gazon les fit beaucoup engraisser, quoique j'eusse craint le contraire. Il ne m'aurait pas été possible de les conserver pendant un aussi long voyage, si le capitaine ne m'avait donné son

meilleur biscuit, qui, réduit en poudre et mêlé avec de l'eau, était leur constante nourriture.

Pendant le peu de temps que je restai en Angleterre, je fis un profit considérable en montrant mes animaux à plusieurs gens de qualité, et même au peuple, et, avant que je commençasse mon second voyage, je les vendis six cents livres sterling. Après mon dernier voyage, je trouvai la race considérablement augmentée, spécialement les moutons, et j'espère que cela tournera à l'avantage de nos manufactures de laine par la finesse des toisons.

Je ne restai que deux mois avec ma femme et ma famille : la passion insatiable de voir les pays étrangers ne me permit pas d'être plus longtemps sédentaire. Je laissai quinze cents livres sterling à ma femme, et l'établis dans une bonne maison à Redriff; je portai le reste de ma fortune avec moi, partie en argent et partie en marchandises, dans la vue d'augmenter mes fonds. Mon oncle Jean m'avait laissé des terres proche d'Epping, de trente livres sterling de rente, et j'avais un long bail des Taureaux noirs, en Fetterlane, qui me fournissait le même revenu : ainsi, je ne courais pas risque de laisser

ma famille à la charité de la paroisse. Mon fils Jean, ainsi nommé du nom de son oncle, apprenait le latin et allait au collége, et ma fille Élisabeth, qui est à présent mariée et a des enfants, s'appliquait au travail de l'aiguille. Je dis adieu à ma femme, à mon fils et à ma fille, et, malgré beaucoup de larmes qu'on versa de part et d'autre, je montai courageusement sur l'*Aventure*, vaisseau marchand de trois cents tonneaux en partance pour Surate, et commandé par le capitaine John Nicholson, de Liverpool. Mais le récit de ce voyage doit être remis à la seconde partie de mes aventures.





NOTES

NOTE 1, page 25. — Ce détail, omis par l'abbé Desfontaines, est d'un excellent effet. Addison, avant Swift, avait dit du roi des Pygmées :

Reliquos supereminet omnes
Mole gigantea, mediamque assurgit in ulnam.

Le rapprochement mérite d'être signalé, car c'est la seule trace d'imitation qui se trouve dans tous les ouvrages de Swift.

NOTE 2, page 44. — *Flimnap.* C'est sous ce nom que Swift désigne Walpole. Cet homme d'État, supérieur à la réputation qu'il a dans l'histoire, avait été accusé de concussion et emprisonné sous le ministère de Harley et de Bolingbroke, qui préparaient, avec Swift, le retour du prétendant. L'avénement de la dynastie de Hanovre l'appela au pouvoir, et ses talents l'élevèrent bientôt au poste de premier ministre. Il s'y maintint sous le règne de Georges II, grâce à la faveur de la reine Caroline, dont il comprit seul le caractère et l'influence, tandis

que les amis de Swift s'adressaient à la favorite. Swift eut lui-même recours à Walpole, qui le paya de bonnes paroles, mais le laissa en Irlande, où il devait mourir de désespoir.

Note 3, page 51. — *Bolgolam*. Plusieurs des traits de ce personnage s'appliquent à Marlborough, aussi célèbre à cette époque par sa hauteur et son avarice que par son génie militaire. Il avait été souvent en butte aux attaques de Swift.

Note 4, page 54. — Sous le nom de Blefuscu, Swift désigne la France, et plusieurs des traits qui lui servent à peindre le souverain de cette île s'appliquent à Louis XIV. Un peu plus loin il indique également les relations fréquentes qui existaient entre les deux pays, et l'influence qu'avait alors à la cour d'Angleterre la littérature française, influence qui datait du règne de Charles II.

Note 5, page 62. — Swift prétend ici railler les partis qui divisaient alors l'Angleterre, les *tories*, partisans de la prérogative royale, et les *whigs*, attachés aux principes de la révolution de 1688. Ces dénominations étaient assez récentes à cette époque, puisqu'elles ne remontent guère qu'à l'année 1680. Leur origine est d'ailleurs des plus bizarres. Le mot *tory* désignait des brigands irlandais; les Irlandais étant catholiques, on appliqua le mot tory aux partisans du duc d'York (le futur Jacques II), qui était catholique, et, par extension, aux défenseurs de la prérogative royale. Le mot *whig* signifie en écossais *petit lait aigri*. Il était emprunté sans doute aux covenantaires du sud-ouest de l'Écosse, qui avaient reçu le nom de whigamores ou de whigs, quand ils descendirent sur Edimbourg en 1648, avec le marquis d'Argyle.

Swift, qui écrit sous le roi Georges, n'oublie pas d'attribuer le pouvoir aux whigs; mais il remarque en même temps l'attitude du prince de Galles, qui semblait pencher vers l'opposition, aussi lui donne-t-il un talon un peu

plus haut que l'autre. Du reste, pendant toute la durée de la dynastie de Hanovre, on a pu constater que l'héritier de la couronne a toujours causé les plus grands embarras à sa famille par les désordres de sa conduite, et au gouvernement par ses relations étroites avec les chefs de l'opposition ; c'était une maladie héréditaire.

Note 6, page 64. — Swift fait ici allusion aux querelles religieuses qui ensanglantèrent l'Angleterre pendant le XVII[e] siècle, coûtèrent la vie à Charles I[er], la couronne à Jacques II, et donnèrent naissance aux diverses luttes engagées à cette époque entre la France et l'Angleterre. Si Mazarin avait fait alliance avec Cromwell, Louis XIV épousa la querelle de Jacques II et essaya de le rétablir sur son trône, et, plus tard, c'est en reconnaissant comme roi d'Angleterre le fils de Jacques II qu'il permit à Guillaume d'entrer dans la guerre de succession d'Espagne. Quant à la futilité de la dispute sur la manière de casser les œufs, par le petit bout ou par le gros bout, cette façon irrévérencieuse de ridiculiser le catholicisme et le protestantisme ne peut pas étonner chez l'auteur du *Conte du Tonneau.*

Note 7, page 78. — Cette allusion, encore plus grossière que les autres, s'applique à la reine Anne et à la malveillance qu'elle a toujours témoignée à Swift. Cet écrivain avait publié dans sa jeunesse, sous le titre bizarre de *Conte du Tonneau*, un pamphlet qui tournait également en ridicule les principales églises chrétiennes : les catholiques, les luthériens et les calvinistes. Plus tard, Swift voulut faire croire qu'il n'avait composé cet ouvrage que pour apaiser les querelles religieuses. C'est ce qu il appelle ici éteindre l'incendie du palais. Il insinue que la reine ne lui pardonna jamais l'indécence du procédé. Mais, dans les justes appréhensions qu'excita le *Conte du Tonneau*, il y avait autre chose qu'une question de forme. Tout le monde se de-

manda, comme la reine Anne, si l'auteur d'un pareil livre était chrétien, et la réponse ne fut pas favorable à Swift, qui comptait arriver à la fortune et au pouvoir par l'épiscopat. Il n'en resta pas moins furieux contre la reine, dont il se vengea dans *Gulliver*.

Note 8, page 86. — Swift veut ici opposer aux pratiques introduites depuis la révolution de 1688 les bonnes mœurs et les sages maximes des Stuarts. Jusqu'où ne va pas l'esprit de parti !

Note 9, page 95. — La baguette blanche était, en Angleterre, l'insigne du premier lord de la trésorerie.



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

RUE SAINT-HONORÉ, 338

SWIFT.

PREMIER VOYAGE

DE

GULLIVER

Voyage à Lilliput



ÉDITION JOUAUST

PARIS, 1875

PETITE BIBLIOTHEQUE ARTISTIQUE

OUVRAGES A GRAVURES

Tirage in-16 à petit nombre sur papier de Hollande, plus 25 exemplaires sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman.

Tirage en GRAND PAPIER (in-8°) : 170 exemplaires sur papier de Hollande, 15 sur papier de Chine, 15 sur papier Whatman.

HEPTAMÉRON, avec les gravures de FLAMENG. Les Sept Journées de la Reine de Navarre, 8 fascicules. *Épuisé.*

DÉCAMÉRON, avec les gravures de FLAMENG. Les Dix Journées de Jean Boccace, 10 fascicules in-16. Les derniers exemplaires, à . . . . 80 fr.

Le tirage in-8° est épuisé.

CENT NOUVELLES NOUVELLES, avec les dessins de Jules GARNIER, gravés à l'eau-forte par LALAUZE, ou reproduits par l'héliogravure. 10 fascicules in-16. . . . . 50 fr.

Format in-8°. . . . . 80 fr.

Exemplaires Chine et Whatman dans les deux formats.

MANON LESCAUT, avec les gravures d'HÉDOUIN. 2 vol. . . . . 20 fr.

Les papiers de Chine et Whatman, et le tirage in-8°, sont épuisés.

NOTA. — *S'adresser à la Librairie des Bibliophiles, rue Saint-Honoré,* 338, *pour connaître les conditions auxquelles on pourrait se procurer les ouvrages épuisés.*

